



*Rédaction, comité de lecture* : Anakyn, Christophe Girard, Gaëlle, Odéliane, Perceval, Patrick Duchez

*Art designer, graphics & maquette conception* : Hugues Perrin

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs. Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.

Notre site : <http://www.litterature-fantastique.info>



## EDITO N°13

Au souvenir d'une nuit douce et sans conflit, on se réveille avec le cœur léger de sentiments bercés, comme apaisés par une mélodie d'amour. Mais bien vite la danse se termine, la réalité prend corps et ce qui était promesse et aube d'espoir devient mot d'adieu et vengeance persifleuse. Les uns vont jouer ce que les autres vont pleurer, beaucoup vont perdre et bien au-delà de leur pire cauchemar ! Comme une invitation au suicide la mort elle-même va se dévoiler en confidences sirupeuses, chassant les doutes et imposant l'ultime résolution de ses doigts crochus.

Le lecteur, abasourdi par les mots s'échappant des bouches jusqu'alors muettes, se verra dans l'obligation de descendre un escalier sans fin, marche après marche, jusqu'à toucher le fond, comme enfin libéré du poids du temps ; tout prêt de l'ultime délivrance... ou de ce bain de sang régénérateur, purificateur de pensées inavouables. Ne manquant pas de se faire heurter par les dépouilles des rêves inachevés qui comme lui flotteront le long de ce ruisseau de pourpre teinté, il aura l'affreuse sensation d'être épié par l'ange noir, cet apôtre de la grande faucheuse, toujours à la recherche de nouvelles proies.

Dans cette fuite qui ne semble pourtant mener nulle part, une méditation s'impose, faite de regrets posthumes et en même temps d'espoirs pour un nouveau départ, pour la possibilité de refaire sa vie ailleurs ou de s'évader dans un dernier rayon de lumière. Mais les remords de l'infidélité pèsent lourd dans la balance, les vertus défailantes ont un prix à payer et puis il y a cet enfant en nous qu'il ne faut pas décevoir, qui est le gardien de notre mémoire et qui nous surveille à chaque étape importante de notre vie.

Dame grisaille, sous son masque de velours semble renouer avec ses anciens amours dans cette ville austère et oppressante où chaque paysage morne est dénué de lumière. Alors on se penche pour regarder ce qu'il peut bien y avoir de l'autre côté de la fenêtre. Peut-être que par-delà les apparences d'un monde finissant s'éclaire un autre monde fait de rêves persistants, de pureté à retrouver ? Et si les morts ne peuvent trouver de repos n'est-ce pas la faute des vivants qui par des comportements outranciers et maladroits ne font que dériver un peu plus sur cette pente vertigineuse du non-retour ? N'est-ce pas notre faute, si nous n'arrivons ne serait-ce qu'un instant à chasser cette mélancolie du temps présent qui nous ronge de l'intérieur ?

De curieuses rencontres en voyages introspectifs, faisons maintenant la lumière sur ce poète maudit caché derrière ces vers arrogants, qui est l'illustre auteur d'« Une Saison en enfer » et de bien d'autres poèmes servis par une plume acerbe et trempée d'un acide corrosif et ce, pour le plus grand bonheur de ses éternels adorateurs.

Odéliane.

# LES NOUVELLES



***Gilbert Marques***

## **UN JOUR, BIENTÔT PEUT-ÊTRE...**

***Nouvelle tirée du recueil DU BLUES A L'AME***

Un jour, bientôt peut-être, je partirai. J'emprunterai un de ces chemins qui naissent près des maisons, dans la vallée, puis serpentent par monts et par vaux pour ne mener nulle part. Mystérieux, ils commencent et s'achèvent sans raison. Larges au départ, parfois cailloutés, ils s'engouffrent dans les bois en rétrécissant peu à peu, envahis par les herbes folles. Quand il ne reste d'eux qu'une vague trace, ils débouchent en haut, sur la lande, en pleine lumière, puis disparaissent. Devenus sentiers en bas, ils se noient dans les ruisseaux.

Après la relative pénombre de la forêt, je serai ébloui par la brusque clarté. J'aurais marché longtemps. Le froid lunaire m'aura tenu éveillé et je me réchaufferai à l'ardeur des premiers rayons du soleil. Etrangement, je ne ressentirai aucune fatigue. Là où j'irai, personne ne me suivra. Je n'en reviendrai jamais !

Un jour, demain peut-être, je m'en irai vers des contrées inconnues pour poursuivre mon destin. J'oublierai les fourmillements citadins en m'éloignant d'hier. Je n'aurai plus de souvenir. Je ne m'ennuierai plus. J'existerai enfin pour avoir trop longtemps si peu pensé à vivre. Je découvrirai le théâtre d'ombres dans lequel j'aurais évolué pendant tant d'années sans avoir jamais rien regardé. Spectateur tantôt distrait, tantôt amusé, je m'isolerais du monde pour me retrouver.

Face à face avec moi-même, peut-être la solitude m'aidera-t-elle à comprendre...

Je n'aurai plus peur de disparaître. Le sentier, n'importe lequel pris au hasard, me mènera sûrement vers la paix, à défaut du bonheur. Auparavant, j'aurais pris conscience de la mort tapie en moi. Nous nous serons habitués l'un à l'autre et devenus inséparables, nous nous attendrons pour mieux nous aimer. Le chemin dont nul tracé ne subsiste me conduira à elle mais avant, il m'obligera à bien des détours. Voudra-t-il ainsi me forcer à me rappeler, à regretter ? Je ne saurai jamais déchiffrer les runes de l'improbable.

Là où j'irai d'instinct, tout le monde ira. Personne n'en reviendra. Moi non plus !

Un jour, dans un futur proche peut-être, je m'éloignerai de cet enfer maudit. Sans savoir au juste pourquoi, je me dirigerai d'abord quelque part, là-haut, vers les collines en abandonnant tout. Je retrouverai, en cheminant, les odeurs d'autrefois mais lâché dans la garrigue, je ne reconnaitrai plus le thym du romarin. Je repérerai seulement la lavande à ses fleurs mauves et à son parfum. Il fera chaud et lourd. Au loin grondera un orage dont les roulements de tambour se propageront en échos jusque dans la vallée. Le soleil se cachera derrière des nuages de plomb dont il irisera les bords aux arrondis déchirés. L'air aura une senteur bizarre, à la fois désaltérante et légèrement acidulée. La bise fraîchira sur mon front la sueur poisseuse de l'effort. De-ci de-là, des éclairs zébreront le ciel en une symphonie baroque et désordonnée. A l'est, un arc-en-ciel se dessinera comme un

présage de renouveau. Les couleurs se détacheront une à une du firmament puis se fondront doucement dans l'horizon, comme un mirage. Sur le moment, je croirai avoir rêvé mais je garderai cette image gravée au fond des yeux, plus belle encore que le plus magnifique tableau que j'aurais jamais admiré. Fugace et insaisissable, elle n'aura pas de prix et ne m'en deviendra que plus précieuse.

Là où j'irai, les choses n'auront plus de valeur. Seul le plaisir définira leur intérêt. Je n'en demande pas davantage.

Un jour, dans un avenir peut-être imminent, je m'éloignerai de mon passé, de tout ce qui a constitué ma vie. Je laisserai derrière moi une femme, des enfants et je partirai seul à ma rencontre. Dans le labyrinthe de ma mémoire, j'essaierai de retrouver ces défunts qui m'aidèrent jadis à construire mon histoire. Je ne leur en voudrai plus de m'avoir abandonné en cours de route. Je comprendrai leur lassitude et, comme eux, j'aspirerai au repos. J'ai déjà trop envie de m'en aller pour ignorer leurs doutes et leurs aspirations. Ils sont aussi devenus miens.

Je m'enfuirai donc, sur la pointe des pieds, en essayant de ne déranger personne. Les vieux éléphants s'éloignent bien du troupeau... Est-ce pudeur ou seulement prudence ?

Si je cédaï au désir soudain d'avouer aux autres ce qui me passe par la tête, ils me traiteraient de fou, tenteraient de me raisonner en m'énumérant toutes les bonnes raisons que j'ai d'être heureux.

Sans doute n'auraient-ils pas tout à fait tort mais pas non plus complètement raison. Eux possèdent l'espoir de vivre encore longtemps. Moi, il me reste l'habitude qui m'indispose, le savoir qui n'a pas su me rendre plus sage et l'expérience qui ne peut servir à personne d'autre. J'emporterai ces mots avec moi comme unique fortune. Les

leur laisser en héritage ne leur offrirait rien de plus. Ils croient pourtant me connaître.

Ils

s'apercevront, plus tard, s'être trompé.

Les duper m'amuse d'avance !

Un jour, bien sûr, je partirai *pour de vrai*, comme disent les gosses. Il y aura toujours des imbéciles pour s'en étonner. D'autres seront attristés de mon départ définitif. Des fatalistes clameront que c'était écrit. Des réalistes évalueront l'héritage. Une majorité d'indifférents se foutra éperdument que je ne sois plus là.

Plus tard, certains penseront à moi, parfois. D'autres m'auront oublié. Le temps fera son œuvre de fossoyeur. Moi, je n'aurai certainement plus de souvenir ou bien retrouverai-je au fil de mes pérégrinations ceux que j'aurais aimés. L'enfer sera alors pavé des femmes dans les bras desquelles j'ai succombé. Peut-être se vengeront-elles de mon indifférence passée ? Ce serait un juste retour de bâton... Pour avoir trop apprécié la beauté, jamais je n'ai su résister à l'appel des sens tant et si bien que j'en ai totalement oublié d'être fidèle, sauf à moi-même. Ainsi me suis-je vautré dans les plaisirs. J'ai donc, sans doute, fait souffrir des gens mais sans le vouloir, simplement par égoïsme ou distraction.

Je n'en éprouve aucun remords !

Un jour, bientôt peut-être, je céderai à l'ultime appel. La mort m'attendra quelque part, probablement pas très loin. Je la sais là, enfouie dans mes entrailles, patientant jusqu'à l'heure propice tandis que je continue à m'empoisonner au suc de la vie. Drogue pernicieuse, je m'abreuve à sa source en regardant mes pieds fouler la terre du chemin conduisant vers nulle part. Je prendrai certainement la même route. Comme maintenant, mes bottes seront grises de la poussière que chacun de mes pas soulève en petits nuages

vaporeux. Pas plus qu'aujourd'hui je ne regarderai le décor. Pour l'avoir traversé tant de fois, je le connais dans ses moindres détails.

*Descendre la colline et après avoir passé le pont qui enjambe le déversoir du moulin, serpenter à travers champs au milieu d'une platitude monotone. A droite ou à gauche, du maïs ou du blé à perte de vue. Parvenir ainsi à l'abreuvoir aux grenouilles. Comme à chaque fois, s'arrêter un instant pour regarder les bestioles s'égayer à mon approche et suspendre leur chant rauque. Rester immobile jusqu'à la reprise de leurs jeux puis repartir, satisfait. Commencer à monter par le bois où chênes et châtaigniers se côtoient pour le plus grand plaisir gourmand des sangliers. Surtout, ne pas quitter le chemin et rester aux aguets. De vieux mâles chargent parfois sans raison à moins qu'il ne s'agisse d'une laie croyant ses marcassins menacés. Souvent, juste après le virage repérable au squelette d'un vieil ormeau, ralentir et se faire le plus silencieux possible. Si la chance sourit et que le vent vienne de face au lieu de souffler dans mon dos, pouvoir admirer une harde de biches broutant avec leurs faons. Les cerfs veillent plus au large à la tranquillité du groupe. Dans les frondaisons enchevêtrées laissant parcimonieusement filtrer le jour, les écureuils se chamaillent en menant une sarabande piaillante. Ils disputent leur territoire aux oiseaux qui ne s'émeuvent plus de leurs facéties. Intrus dans un domaine qui ne m'appartient pas, je suscite méfiance et curiosité. Cris divers, sifflements ou roucoulares préviennent de mon arrivée et suivent ma progression tout au long jusqu'au débouché près de la rivière. L'entendre mais ne pas la voir encore. Elle coule plus bas, encaissée entre deux falaises que ses crues creusent pour élargir son lit. Il fait plus clair. Descendre alors imperceptiblement pour finir par longer la berge. Surprendre soudainement un héron en plein festin. Il déploie ses ailes et s'envole lourdement, impressionnant, majestueux. Les flèches bleues des martins-pêcheurs déchirent parfois la surface ondulante pour saisir une proie vue d'eux seuls. L'eau claire*



*laisse voir cailloux et graviers. Se confondant avec eux, moules d'eau douce et tortues noires difficiles à repérer. Seule la forme des premières et la couleur ardoise des secondes permettent de les distinguer au milieu des galets mais il faut beaucoup d'attention et un œil exercé. Dans la partie large au niveau bas, carpes et chevesnes se prélassent au soleil. Continuer à marcher sans penser. Se repaître de ce spectacle sans cesse renouvelé suffit. Plus loin, vers les ruines d'un ancien moulin, le temps a creusé une sorte de lac, royaume des carnassiers. Perches, sandres, brochets et anguilles chassent, au petit matin, le menu fretin perdu dans ce territoire interdit. Insouciant, des canetons améliorent parfois et involontairement le menu de ces éternels affamés. Comme eux, des poussins de poule d'eau ou d'imprudentes sarcelles finissent broyés entre les puissantes mâchoires. Durant quelques instants, les remous se colorent de rouge sang puis tout redevient d'un calme trompeur. Ici commande l'impitoyable loi du plus fort. Les gros dévorent les petits, un peu comme dans la société humaine où, avec la même intransigeance et davantage d'hypocrisie, les puissants asservissent les faibles. Poursuivre sa route, l'esprit serein, en repos, à la recherche d'un gué permettant de traverser et de passer de l'autre côté de la rivière. Ainsi un proverbe indien désigne-t-il pudiquement celui qui rejoint le Grand Manitou.*

Je n'ai aucun dieu entre les mains duquel remettre mon âme mais je franchirai la rivière, immanquablement !

Un jour, bientôt je le sais, je m'évaporerai dans le ciel. Mon corps se consumera en une fumée noire et nauséabonde qui refroidira les nuages d'orage pour exprimer ma dernière colère. Peut-être alors saurai-je l'horreur éprouvée par les Juifs d'Auschwitz ou d'ailleurs à l'entrée des fours crématoires...

Réduit à une poignée de cendres grises, mes descendants me disperseront où ils voudront malgré mes dernières volontés qualifiées de fantasques. Je ne veux pas, en effet, que l'on vienne pleurer sur ma tombe. L'amour ne se traduit pas dans un triste chrysanthème déposé à la Toussaint sur un tumulus affaissé. Il se transporte en soi, près du cœur. A quoi servent les cimetières sinon à raviver les regrets alors que les défunts se moquent probablement des traditions ? Le respect ne nécessite pas l'affliction. Il se nourrit surtout de rires.

Je ne voudrai pas que les survivants ressentent ma disparition comme une punition mais la considèrent comme une péripétie de la vie librement consentie. J'aimerai les savoir gais autour d'une bonne table à chanter, boire et manger en envisageant leur avenir sans ma présence plutôt que d'évoquer ce que j'aurais été ou de refaire mon univers en supputant ce que qu'aurais pu être si... Malgré ce qu'ils croient, ils ne savent presque rien de moi et avant de partir, je n'éprouve aucune envie de m'expliquer. Qu'ils gardent leurs idées à mon sujet, fausses ou pas. J'estime ne pas avoir à me justifier. Ils comprendront plus tard, peut-être, mais ça n'a au fond aucune espèce d'importance.

Ainsi ne sauront-ils jamais sans doute que la dérision aura été ma philosophie et le paradoxe ma religion !

Un jour, bientôt peut-être, je me réincarnerai dans cette poussière séculaire dont parle la Bible. Elle irrite, fait tousser et pleurer. Elle aveugle aussi parfois. Ce sera mon dernier pied-de-nez aux cimetières surpeuplés de bonnes gens qui se prenaient pour tellement indispensables qu'ils sont morts étonnés de n'être plus pris au sérieux. Le temps se charge souvent de ramener à plus d'humilité. Quoiqu'il advienne, la terre continuera de tourner.

Elle poursuivra son ellipse après moi, je ne me berce d'aucune illusion. Voilà pourquoi j'ai choisi de m'évader dans un dernier rayon de lumière et dans un ultime éclat de chaleur alors que je préfère la discrétion de la nuit et la morsure du froid.

Contradiction rédhibitoire à tous mes vices... cachés !

# Cédric Seyssiecq

## LA SOLITUDE DES OMBRES

*"Mais à la fin les fleurs sont toutes un peu les mêmes,  
Une image que l'on pleure parmi les chrysanthèmes."*

**FORBIDDEN SITE**

*« Und da warst Du –  
Nicht am Licht das Dich umgab  
Nein – am Schatten den ich warf  
Habe ich Dich erkannt »*

**LACRIMOSA**

1

De larges rigoles d'eau ruisselaient sur le pavé, écoulant avec un lointain murmure les flots que la violente averse venait de répandre sur la ville.

La pluie avait cessé pour quelques instants, pour quelques heures peut-être, mais les nuages menaçants qui stagnaient si bas dans le ciel promettaient un nouveau déluge avant le soir. En attendant, ils irriguaient l'atmosphère d'une sombre lumière corrompue et enveloppaient les bâtiments silencieux de l'université de Pénitence d'un précoce crépuscule gris et sale.

Plus qu'une quelconque volonté, c'étaient plutôt le hasard et l'ivresse qui avaient conduit l'homme aux abords de la vieille cité étudiante. Assis sur un banc, il contempla l'architecture des immeubles qui lui faisaient face et se laissa pénétrer par leur austère rigueur géométrique.

Telle une cascade immobile de pierre et d'ardoise, les toits pentus se chevauchaient indéfiniment, développant un riche réseau de coins et de recoins entre lesquels venaient s'immiscer les ombres de la nuit imminente.

Ses yeux retombèrent sur le bouquet de fleurs qu'il tenait à la main et, après s'être étonné de l'avoir gardé avec lui tout au long de cette douloureuse après-midi, il éprouva soudain un violent tressaillement. Les roses trempées n'avaient pas résisté sans dommage au périple que leur avait imposé l'errance incertaine de leur propriétaire.

Leur couleur avait viré au noir, elles paraissaient maintenant vieilles, fripées et impures. L'orfèvrerie végétale était donc bien éphémère, pensa-t-il, et il s'indigna contre la fragilité de la vie, indignation qui évolua lentement en une haine détachée contre l'existence.

Un accès de colère l'incita à lancer le bouquet à terre, mais quelque chose en lui, l'ombre d'un espoir, le spectre du doute, ou peut-être tout simplement l'indifférence, l'empêcha de s'y résoudre. Il comprit à cet instant pourquoi il est si difficile de désespérer...

L'horloge égrenait douloureusement les secondes, amplifiant aux oreilles de Marie chaque sursaut du mécanisme comme les imprécations de la culpabilité et de l'inquiétude qui l'avaient envahie. Au-delà du terrible remords qui avait été le sien dès qu'elle avait franchi le pas, dès qu'elle avait senti sa chair fondre dans la première étreinte, une vague impression lui avait depuis le début de la journée laissé présager une regrettable issue.

Son mari avait maintenant deux heures de retard. Une voix insidieuse s'engouffra dans les ténèbres de ses remords et lui entonna à nouveau son terrible murmure. *Et s'il savait ?...* Cette pensée lui arracha une larme, affreusement cruelle et douloureuse. Elle la sentit rouler lentement sur sa joue et accentuer l'impression de saleté qui s'était emparé d'elle depuis l'acte. Le bain et la longue toilette qui s'en étaient suivis avaient été vains ; ils n'avaient pu effacer la sensation de souillure qui la rendait si mal à l'aise.

Une explosion, suivie de cris de joie résonnèrent au loin et vinrent couvrir pendant quelques instants le tic-tac régulier de la pendule.

Cela rappela à Marie la fête qui, comme chaque année, en ce premier week-end de février, enflammait la ville. Dehors, partout autour d'elle, les gens s'amusaient et se préparaient à une longue nuit de fête et de libations. Le même pressentiment que celui qui l'avait torturée toute la journée lui suggéra que, pour elle, la nuit serait certainement beaucoup plus sombre et plus sinistre. Elle comprit que cher à payer serait le prix de ses vertus défaillantes...

Déjà, la journée avait commencé sous de mauvais augures. Entre les nuées éthyliques qui hantaient toujours son esprit, Michel revoyait encore l'événement qui avait émaillé, tôt le matin, son trajet vers son travail.

L'incident était en soi anodin mais l'avait profondément bouleversé.

Il pleuvait alors à verse, et la nuit était encore profonde quand il se rendait à l'asile de Gretres. Il longeait à grande vitesse la lisère de la forêt lugubre quand soudain un petit lapin blanc traversa la route devant lui et, aveuglé par les phares du véhicule, s'immobilisa en tremblant au milieu de la chaussée.

Vivement tiré de sa torpeur matinale, Michel freina brusquement en lâchant un cri d'effroi, comme si sa vie dépendait de celle du petit animal. La voiture finit par s'immobiliser après un long dérapage. Michel jeta un coup d'œil au rétroviseur central et vit avec horreur une masse immobile et sanglante au milieu de la route.

Paralysé, les jambes tremblantes, il geignit d'horreur. Sa conscience, elle-même étonnée par une telle réaction ne parvint pas à écraser sa sensibilité d'enfant qui refaisait surface. Michel dut rester ainsi immobile pendant plusieurs minutes, entouré du seul murmure monotone de la pluie, avant de se décider à redémarrer sa voiture et à rejoindre l'hôpital Darcame.

Le reste de la matinée fut plus banal. Il profita des premières heures de son service et de la relative tranquillité des malades pour rédiger un poème à l'intention du petit lapin qu'il avait écrasé sur le chemin, et seule la perspective de son congé l'après-midi même parvint à le tirer de son apathie.

Libéré dès douze heures, il comptait en profiter pour aller rejoindre sa jeune épouse et assister aux multiples festivités qui célébraient pendant ce week-end l'anniversaire de la fin d'une célèbre crise qui avait autrefois marqué le passé de Pénitence.

Il choisit de ne pas prévenir sa femme, et après être passé chez le marchand de fleurs pour accentuer l'effet de surprise, se rendit directement chez lui.

Il crut d'abord trouver une maison vide : le vaste appartement qu'il occupait depuis quelques mois dans le nouveau quartier est de la ville était parfaitement silencieux. Il se demandait où pouvait bien se trouver sa femme. En tout cas, l'effet de surprise était gâché. Il observa son propre reflet dans le miroir de l'entrée et, avec son bouquet à la main, se trouva l'air singulièrement stupide.

Il entreprit toutefois de parcourir l'appartement. Il ne trouva personne ni dans la cuisine, ni dans le salon, et ce ne fut qu'en repassant dans le hall d'entrée pour se diriger vers l'escalier qu'il remarqua un détail troublant. Des chaussures d'homme, qui ne lui appartenaient pas, étaient soigneusement disposées à côté de celles de Marie.

Une sourde détonation retentit dans son esprit, ébranlant les fondements de sa conscience. L'image d'une avalanche de neige noire, d'une coulée de ténèbres fluides et implacables engloutit pendant quelques instants la totalité de ses pensées. Quelque part dans un autre monde, il sentit l'effluve suave des roses pénétrer ses narines.

Il monta fébrilement l'escalier, guidé par un automatisme auquel, au fond de lui, il ne souhaitait pas obéir. Quand au terme d'interminables secondes, il parvint enfin à l'étage, il entendit le bruissement délicat et régulier de tissus que l'on frotte, ainsi que de faibles soupirs féminins entrecoupés de râles de plaisir.

Entrebâillant la porte de la chambre, il distingua deux corps nus entremêlés. La clarté grise du jour diffusait à travers les volets un halo de lumière qui lui permit de reconnaître dans l'entrelacement de chair les hanches blanches de son épouse.

Pétrifié, il observa pendant quelques instants le spectacle qui s'offrait à lui, tandis que de larges mains caressaient cette peau douce qu'il connaissait si bien. Emportés par leur élan, les deux amants ne semblèrent pas remarquer sa présence.

Michel se retourna, descendit l'escalier doucement et tristement puis sortit en silence. L'image des deux corps enlacés semblait s'être imprimée sur ses rétines ; elle se superposait aux décors familiers qui défilaient devant lui, alors qu'il parcourait les rues de Pénitence. L'image s'imposait à chaque instant à son esprit meurtri, faisant à chaque instant l'effet d'une violente percussion qui perforait les parois de son cerveau, déversant ainsi des flots d'humeurs noires et cruelles partout en lui.

S'ensuivit alors une longue errance dans Pénitence. Les vieux quartiers qui du haut de la colline surplombaient la ville attirèrent tout naturellement sa course désespérée. Après avoir traversé le pont neuf et pénétré les étroites et sombres ruelles, il eut l'impression d'être égaré dans une ville fantôme ; déjà peu fréquentées en temps normal, les rues et les habitations qui longeaient les berges du fleuve semblaient à cette heure complètement désertes.

Michel se laissa guider par le chemin tortueux que traçaient les pavés noirs et crasseux, entre les bâtiments en ruine et les façades fuligineuses, tandis qu'un vent froid répandait dans l'air humide ses relents d'humidité et de moisissure.

La scène à laquelle il venait d'assister avait fini par l'inonder d'une douleur curieuse, presque incrédule, une tristesse plate comme la surface d'un lac noir et sans reflet. Pourtant, il sentait un dangereux tourbillon menacer la quiétude apparente des tréfonds fangeux de son âme. Il savait que la violence du choc qu'il venait de subir pourrait resurgir à tout moment, et qu'elle serait beaucoup plus véhémence alors.

Au fur et à mesure que Michel approchait du centre du vieux Pénitence, les ruelles se faisaient légèrement moins étroites et moins sordides. Quelques hommes et femmes s'affairaient à la mise en place de stands divers et à la décoration des rues, en préparation des festivités du week-end.

Alors qu'il gravissait toujours la colline encombrée des silhouettes décharnées des vieilles constructions, il se retourna lentement et contempla l'horizon maussade qui écrasait le lointain paysage. Plus près de lui, la nouvelle ville étalait derrière le fleuve ses larges avenues et ses bâtiments rectilignes, au-dessus desquels de lourds nuages noirs et immobiles menaçaient Pénitence. Au même instant, il ressentit les premières gouttes de ce qui allait devenir une violente averse.

Fuyant le déluge, il trouva refuge dans un vieux bouge où, ne pouvant attendre le début des festivités, quelques ouvriers avaient déjà commencé à se saouler. Il s'assit à l'écart, au fond de la salle obscure et commanda plusieurs verres de whisky qu'il vida prestement.

Très vite, les vapeurs de l'alcool vinrent brouiller ses pensées, mais elles ne parvinrent pas à dissiper l'horreur des sentiments qui l'assaillaient ; elles les changeaient juste en des flux nets et précis de sentiments de mort, en des pulsations fluides et régulières de douleur et d'incompréhension.

Michel resta quelques heures dans le bar obscur où il avait trouvé asile, et la nuit n'était pas bien loin quand il en sortit.

La pluie avait cessé. Partout, autour de lui, la foule profitait de l'accalmie momentanée des cieux pour s'amuser, crier et danser au son des mélodies joyeuses des orchestres improvisés. Regroupés autour des marchands de boissons et de friandises, les plus vieux conversaient entre eux, tout en observant d'un œil bienveillant les enfants qui couraient avec insouciance.

Pour la première fois depuis qu'il habitait Pénitence, Michel trouva l'ambiance de la vieille ville chaleureuse, il lui semblait qu'elle avait perdu sous ses habits de fête son caractère éminemment lugubre qui frappait généralement les étrangers.

Il se laissa guider par ses pas chancelants à travers la foule, et fuyant certainement de manière inconsciente le tumulte de la fête, redescendit la colline pour se retrouver au centre des vieilles constructions de l'Université de Pénitence qui, en dessous du cimetière, occupaient le flanc ouest de la colline. Tout était beaucoup plus calme ici, le bruit de la ville était restreint à un lointain murmure désagréable. Il se laissa tomber sur un banc et, pour fuir la violence de ses sentiments qui tentaient de refaire surface, laissa donc son esprit s'absorber dans la contemplation des bâtiments qui lui faisaient face. Quelques étudiants esseulés venaient troubler de temps à autre la langueur de son recueillement, lui jetant au passage quelques regards de pitié ou de reproche.

Au fur et à mesure que les secondes passaient, Marie sentait croître en elle une détresse qui prenait des allures de torture morale. La découverte du véhicule de son mari, garé à sa place habituelle au bas de l'immeuble, l'avait convaincue qu'elle était confondue. Elle savait maintenant que son époux avait découvert la tromperie dont il avait été victime.

Elle se rendit compte avec horreur qu'il lui avait fallu le trahir, voire peut-être même le perdre pour qu'elle comprenne combien elle l'aimait. Tout risquait maintenant d'être compromis.

Il y avait maintenant six mois qu'elle avait emménagé avec Michel dans Pénitence, laissant à quelques centaines de kilomètres de là sa famille, ses amies et son travail, pour découvrir une ville austère et oppressante.

Dès les premières semaines, l'ombre d'une dépression s'était glissée entre les contours de son caractère pourtant habituellement si optimiste et affable. Certes Michel s'était rendu compte de son malaise, et il avait tout fait pour combler le manque ; il n'avait pas rechigné sur ses efforts, malgré la charge de travail que faisait peser sur lui son nouvel emploi, mais rien n'avait été suffisant pour arracher Marie aux griffes d'un ennui grandissant. Alors elle avait essayé de sortir, de travailler, de se plonger dans diverses activités ; elle était même parvenue à lier quelques amitiés, mais il lui manquait toujours quelque chose, quelque chose que Michel ne pouvait apparemment pas lui procurer.

Il y a quelques semaines, elle avait rencontré dans un atelier de photographie un homme auquel elle avait visiblement beaucoup plu. Celui-ci s'était empressé de tenter de la séduire, sans succès, puisque Marie connaissait bien la frivolité et la futilité de ce genre de petit séducteur. Mais la volonté et la constance dont il avait fait preuve l'avait impressionnée, flattée et avait fait naître en elle des sentiments qui brisaient quelque peu la monotonie de son existence ennuyeuse.

Ce matin, alors qu'elle faisait ses courses, elle l'avait rencontré sur la grande place. Il lui avait beaucoup parlé, l'avait beaucoup fait rire, et l'avait finalement invitée à déjeuner. Marie avait accepté, un peu par jeu, un peu par curiosité, sans trop réfléchir. Ensuite, elle avait convié son nouvel ami chez elle et, là, elle s'était abandonnée.

Si Marie avait pu tirer un quelconque plaisir de son aventure, elle aurait pu noyer son remords dans l'éphémère jouissance d'un moment de passion et d'égarement, mais cela n'avait même pas été le cas.

Au terme d'ébats relativement courts, et complètement dénués de plaisir, elle s'était rendu compte de son erreur, et s'était empli à l'encontre de son amant d'un sentiment qui se rapprochait de celui de la haine. N'aurait-ce été la satisfaction imbécile qui avait envahi son visage quand il se rhabillait, Marie aurait quand même ressenti l'impression d'avoir été abusée, presque violée. Cette affreuse impression eut en soi été une terrible punition, mais le destin avait visiblement voulu qu'elle ne soit pas la seule.

## 5

L'ivresse commençait à s'évanouir, comme les derniers rayons de lumière autour de lui. Plus que jamais dépité, Michel se demandait comment il avait pu en arriver là. Il se demandait également pourquoi les larmes ne se décidaient pas à couler. Il les sentait proches, mais il n'était pas sûr qu'elles le soulageraient. De toute manière, la honte et la trahison étaient encore les sentiments prédominants, et ils n'appelaient pas les larmes, mais plutôt un désespoir morne et presque vulgaire, bien loin des tristesses nobles et transcendantes des poncifs romantiques.

Jeune, il s'était usé dans quelques liaisons plates, vides et sans lendemain, qui avaient chaque fois un peu plus estompé sa conception idéale de l'amour. Il avait eu beaucoup de mal à accepter que la vie ne se limite en définitive à si peu de choses. Tout lui paraissait terriblement vide et triste.

Puis par hasard, il rencontra Marie et, malgré tout ses craintes et ses réticences, succomba immédiatement à la passion.

Derrière la froideur des grands yeux noirs impénétrables de Marie, pleins d'intelligence et de vivacité, Michel avait su dès le premier regard déceler une profondeur d'âme qu'il n'avait encore jamais rencontrée jusque là. La tristesse qu'épanchaient l'orbe de



son sourire amer et la langueur de sa beauté fragile laissait transparaître l'ennui d'une vie terne, mais ne parvenait pas tout à fait à dissimuler les formidables réserves de vie et de passion qui sommeillaient en elle.

L'attirance qu'éprouvait Michel pour la jeune fille s'était rapidement muée en une flambée d'amour frénétique, et il avait tout fait pour que ses sentiments soient partagés. Marie mit quelque temps avant de lui rendre les mêmes sentiments mais céda finalement pour, comme l'avait prévu Michel, éclore en une magnifique fleur de vie et de beauté.

Michel comprit rapidement qu'il pourrait concilier son malaise existentiel et son nouvel amour en une raison supérieure, qui consisterait tout simplement à faire du bonheur de sa nouvelle amante le but ultime de sa vie, à tout faire pour la rendre heureuse, sans nulle autre contrepartie que de pouvoir observer son épanouissement.

Mais les fleurs les plus belles sont souvent les plus fragiles, et la tentative avait été vaine. Du reste, le don même de sa vie à sa bien-aimée n'avait pas suffi pour la rendre heureuse.

Par là, toute son existence patiemment et longuement bâtie au fil des années, au prix de considérables efforts et d'abnégation, s'était écroulée en quelques secondes. Il ne lui restait plus rien.

Même s'il ne s'était pas senti attaché de manière particulière aux ruines de cet amour qui venait de brusquement s'effondrer, Michel sentait qu'il n'aurait jamais plus le courage d'en bâtir un autre, le sachant par avance condamné à l'usure du temps et à la décrépitude de l'ennui.

Enfin, une larme coula. Au même moment passèrent devant lui deux jeunes étudiantes, particulièrement belles et fraîches. L'une d'entre elles parut vivement touchée par les larmes de Michel ; elle s'arrêta et l'invita avec une audace candide à venir se consoler en sa compagnie le soir même, au bal de la place de l'église. Michel, ravalant ses larmes et le sanglot qui menaçait d'éclater ne put émettre aucun son, mais il fit comprendre à la jeune femme dans un sourire forcé et grimaçant qu'il déclinait son invitation. Celle-ci lui rendit un regard profondément désolé, et rejoignit son amie qui l'attendait un peu plus loin. Les deux filles s'éloignèrent rapidement et le laissèrent définitivement seul avec ses ténèbres.

## 6

Marie laissa tomber le chapelet que par superstition elle étreignait compulsivement depuis la tombée de la nuit, et se releva brusquement du fauteuil dans lequel elle s'était prostrée.

La tristesse, l'angoisse, la peur même, suintaient maintenant continuellement en larmes amères à travers ses grands yeux sombres. Fuyant le silence trop pesant de son appartement, elle endossa son grand manteau noir et se lança dans les rues de Pénitence, à la recherche de son pauvre mari.

Les rues désertes de la ville nouvelle, pensa-t-elle, n'offraient pas vraiment de point de chute à la fuite de Michel, la plupart des bars et restaurants étant fermés en ce jour particulier.

Elle se dirigea donc sans hésiter vers le centre de la vieille ville et, dès qu'elle y fut parvenue, le vacarme assourdissant lui fut rapidement insupportable. Elle erra néanmoins à travers les ruelles bondées, puis aux abords lugubres et désolés du vieux Pénitence où elle surprit avec gêne, perdus dans des ténèbres sales, les étreintes vulgaires des couples que la fête et l'ivresse venaient de sceller. Mais elle ne put hélas trouver la trace de son époux ni parmi les masses remuantes de la fête, ni parmi ces ombres sales des bas quartiers.

Il ne s'était même pas rendu compte que la nuit était tombée. La lueur ambrée des réverbères luttait péniblement avec l'obscurité grandissante des lieux ; à travers elle, les gouttes de pluie resplendissaient dans la fulgurance de leur chute.

Au loin résonnaient plus que jamais les échos de la liesse populaire. Michel fixait impassiblement le ciel noir, qui l'écrasait par sa sombre et immuable vacuité et faisait de son corps une masse lourde de chair tiède et déliquescence. De nouveau il ressentit le contact désagréable des fleurs flétries dans ses mains. Obéissant à un élan irréfléchi, il lança maladroitement le bouquet de roses, qui s'éparilla devant lui, sur les pavés humides.

Quelques secondes, ou peut-être quelques minutes plus tard, telle une apparition funèbre, une ombre sortit discrètement du bâtiment qui faisait face à Michel, et approcha dans sa direction.

La démarche lourde et résignée de la silhouette féminine, la tête basse et le corps légèrement voûté, n'était curieusement pas dénuée d'une certaine noblesse, empreinte de douleur et de mélancolie. A son approche, la faible lumière révéla peu à peu un visage d'albâtre ridé, strict et stoïque, que faisait d'autant plus ressortir des cheveux de jais tirés à l'arrière. Ce visage précocement vieilli et d'une tristesse ineffable, associé à l'humble et austère manteau noir qu'il surmontait, exhalait le charme suranné d'une beauté d'un autre âge.

Michel observait, presque ébahi, cette belle femme qui paraissait pourtant si vieille et, alors qu'elle passait devant lui, il la vit s'agenouiller lentement puis rassembler délicatement les fleurs trempées et souillées.

Elle les regarda longuement, avec un air sincèrement dépité, puis les recueillit et les pressa contre sa poitrine avec tout l'amour que, devina Michel, son existence solitaire devait galvauder. Elle se releva doucement, et poursuivit son chemin avec la même indolence, sans accorder le moindre regard à Michel.

Poussé par la curiosité, celui-ci éprouva soudain le vif désir de suivre cette étrange apparition, et il se lança sans plus attendre sur ses pas. Si Michel put constater avec un certain soulagement qu'il avait retrouvé l'aplomb de sa démarche, il s'inquiéta cependant de cette subite envie inconsidérée, et il ne put la mettre que sur le compte de l'emprise persistante de l'alcool.

Il se rendit compte à regret que la vieille dame en noir le guidait vers l'agitation de la fête du centre de Pénitence et de ses multitudes déchaînées. Mais loin d'être dissuadé, il quitta avec elle les vieux quartiers de l'Université de Pénitence.

Les deux ombres traversèrent le parc, puis remontèrent les sombres allées du vieux cimetière, désespérément calme et silencieux. Le marbre froid des tombes et des sculptures gothiques formait avec l'obscurité qui les noyait des ténèbres denses et lourdes, offertes à leur errance. Recouvrant soudain la lumière, ils déambulèrent ensuite dans les rues de la ville, bondées de noctambules à la joie exubérante et bruyante, indifférents à la pluie qui les inondait.

Michel faillit plusieurs fois perdre de vue son infortunée compagne dans l'épaisse foule remuante.

Parvenu à la place de l'église, où le bruit et la fête atteignaient leur paroxysme, il fut bien malgré lui emporté dans une gigantesque farandole ; la musique, les rires et les cris, le contact impudique de ses partenaires de danse improvisés, pour la plupart ivres morts, heurta à tel point sa sensibilité meurtrie qu'il se débattit violemment, déclenchant ainsi parmi la joyeuse assistance un mouvement de réprobation massif et méprisant.

Enfin libéré du flot de cette ridicule sarabande, Michel scruta la foule autour de lui à la recherche de la dame en noir, dont il avait bien évidemment perdu la trace pendant ce fâcheux incident. Par chance, il l'aperçut monter lentement les marches de l'église. Indifférente au

tumulte qui l'entourait, elle pénétra dans l'entrebâillement obscur de la porte de l'édifice. Il s'empressa de la suivre.

La lourde porte de bois se referma derrière Michel avec un fort grincement ; dès qu'elle fut complètement close, le bruit de la fête fut réduit à une lointaine clameur. Au dehors, la pluie avait redoublé, et bientôt, seul son ruissellement répercuté par l'écho infini de la haute voûte vint troubler le silence froid et dur de l'église.

Michel avait de nouveau perdu sa curieuse amie dans la pénombre sale qui l'entourait. Dès que ses yeux se fussent habitués à l'obscurité, il distingua, agenouillées sur les bancs, une multitude de silhouettes immobiles disséminées çà et là parmi la nef.

Frappé par cette vision étrange, il oublia celle qu'il avait suivie jusque là, et fut soudain la proie d'un immense sentiment de tristesse et de pitié pour toutes ces pauvres âmes qui, indifférentes aux festivités qui agitaient leurs congénères, avaient fui la foule pour se réfugier dans le recueillement solitaire de leurs muettes souffrances. Quelle cruauté du destin, se demanda-t-il, avait poussé cette population souterraine dans les catacombes froides d'une société méprisante et sourde à leurs aspirations, quelles misères les avaient ainsi acculés à implorer l'improbable miséricorde d'un dieu impitoyable ?

Tandis que Michel observait ces pauvres ombres écrasées par la fatalité, il lui sembla alors ressentir toutes les blessures profondes de ces misérables hères, toutes les ambitions déçues, les amours méprisées, les idéaux déçus qui hantaient ces hordes silencieuses de fantômes.

Il comprit que ce n'était pas là les prêcheurs de fausse probité qui défilaient aux messes dominicales, plein de componction et d'une morgue malsaine, pour absoudre les péchés de leur vie impure ; ces ombres étaient au contraire les anges obscurs qui, le soir venu, venaient discrètement se décharger de leurs douleurs, dignes et sans plainte : elles étaient celles dont on n'entend guère pendant la journée que les soupirs étouffés et le souffle tourmenté ; celles dont on remarque seulement dans l'indifférence générale les yeux brillants et meurtris qui s'accoutument si mal aux fards de l'existence, mais qui réservent pourtant leurs larmes à l'obscurité glacée de leurs retraites.

Michel s'avança au milieu des travées puis s'agenouilla sur un banc libre. Il constata avec étonnement que les dernières minutes avaient occulté le souvenir de ses propres malheurs. Mais ces pensées resurgirent hélas rapidement, et comme redoublées après leur courte éclipse, lui arrachèrent de nombreuses larmes. Flottait autour de lui le murmure lointain des prières et des soupirs malheureux mais, enveloppé par les ténèbres, il ne pouvait deviner aucun visage, ni même aucune silhouette.

A intervalles réguliers, le grincement de la porte annonçait le déferlement sonore qui pendant quelques instants rompait honteusement le silence et le recueillement des hôtes de l'édifice par un flot sacrilège de musique et de cris.

La tête baissée et les yeux rivés au sol, Michel s'efforçait de continuer à maîtriser sa douleur, douleur qu'au demeurant aucun effort n'aurait pu diminuer. Michel ne pouvait se borner qu'à contenir les assauts rageurs des sentiments de mort qui l'assaillaient, et il est vrai que l'ambiance austère de l'église contribuait à l'y aider.

Au terme de quelques minutes, des effluves familiers lui parvinrent, et il ne tarda pas à reconnaître en eux le parfum suave de son épouse. Il maudit immédiatement le cruel hasard qui venait maintenant le confronter aux souvenirs nostalgiques d'elle.

Il se détourna de sa contemplation immobile afin de tenter d'identifier celle qui osait exhaler la même fragrance que sa traître bien-aimée, mais il ne put distinguer autour de lui que des ombres diffuses et anonymes.

Cette présence aux côtés de Michel avait fait naître en lui un doute horrible, doute dans lequel se répercutait toute la cruauté du choix qu'il serait bientôt obligé d'opérer. En admettant même, se dit-il, que la fortune eut vraiment placé à côté de lui, dans l'obscurité de

cette église, son épouse infidèle, Michel n'était pas sûr de pouvoir affronter son regard, ni même de pouvoir choisir entre la colère et le pardon, entre la rancœur de la trahison et l'espoir d'une renaissance.

Plutôt que de continuer à se perdre dans ces réflexions trop amères, il préféra les éluder et se replonger de nouveau dans son recueillement.

## 8

Ayant en vain écumé les lieux où Michel aurait pu se trouver, Marie avait fini par trouver refuge dans l'église Saint Gabriel qui comme par miracle s'était présentée sur son chemin pour l'abriter des cieus déchaînés.

S'il était un endroit où elle ne pensait pas trouver son époux, c'était bien ici ; ainsi fut-elle troublée quand elle crut reconnaître dans l'ombre agenouillée à côté d'elle la grande et large silhouette de celui qu'elle avait en vain recherché durant les deux dernières heures. L'obscurité était cependant bien trop profonde pour qu'elle puisse en être sûre, et les sanglots sourds et étouffés que laissait échapper l'ombre la détournèrent rapidement de son impression première : même si la grande sensibilité de Michel n'était un secret pour personne, Marie, même dans les moments les plus difficiles qu'ils avaient pu partager, ne l'avait jamais, jamais vu pleurer.

Elle se détourna de cette troublante vision, et pria pendant quelques dizaines de minutes, en attendant que la tempête se calme au dehors, elle pria pour que tout s'arrange, elle pria pour retrouver son mari. Quand elle sortit, la foule lui parut encore plus dense, et elle dut batailler fermement pour se frayer un chemin à travers ces masses remuantes. Elle se dirigea ensuite rapidement vers son appartement, où elle espérait peut-être trouver son époux.

## 9

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Michel puisse de nouveau sentir une bouffée de ce parfum qu'il connaissait trop bien pour ne pas pouvoir le reconnaître avec certitude, et il ne put s'empêcher de regarder celle qui, en se levant, juste à côté de lui, l'avait exhalée.

La silhouette marchait déjà, la tête basse, vers la sortie de l'église. Michel la vit s'arrêter quelques secondes devant un pilier où, nichée dans le granit, une statue pieuse semblait se terrer sous les flammes vacillantes de quelques cierges. Les contours de la silhouette de la jeune femme se précisèrent devant la lueur fragile qui émanait de la cavité, et Michel put immédiatement y reconnaître celle de Marie. Il ferma les yeux devant cette vision, et crut l'espace d'un instant que la douleur sourde qu'elle lui infligeait allait le tuer là, au milieu de ces ténèbres anonymes. Quand il rouvrit les yeux, Marie avait déjà disparu.

Pendant la fatale hésitation qui devait suivre, Michel sentit tout le poids de ses sentiments contradictoires écraser sa volonté. Dans son esprit s'agitaient et se neutralisaient les spectres de ses passions ; amour, colère, résignation et abandon, masses indistinctes de sentiments que venaient sceller dans un immobilisme tragique le calme et la protection de l'asile offert par l'église.

Il crut rester une éternité ainsi, à ressasser la violence de ses états d'âme, ignorant s'il devait rester dans le réconfort sacré de ces lieux, ou au contraire partir à l'assaut d'un destin incertain.

Mais l'amour qu'il vouait à Marie fut finalement plus fort que tout, et il se leva brusquement pour se lancer à sa poursuite. Avant même d'avoir franchi la porte, Michel

ressentit quand il en étreignit la poignée, un terrible pressentiment ; il regrettait d'avoir quitté sa tranquille retraite, il sut quelque part qu'il était déjà trop tard.

La sombre intuition qu'il venait d'avoir ne l'empêcha pas, quand il se retrouva au dehors, d'être pétrifié de stupeur : la place, les rues de la ville étaient totalement obscures et désertes ; le vacarme qui les emplissait à peine une heure auparavant avait complètement disparu, pour laisser la place à un silence terrifiant et absolu.

La pluie avait cessé, et les nuages avaient même laissé se découvrir les cieux, au sein duquel une lune rousse aux proportions étranges irriguait l'atmosphère de ses rayons maladifs. L'obscurité était bien plus épaisse encore que celle qui régnait dans l'église, elle paraissait plus dense, plus froide et plus dangereuse.

Michel descendit machinalement les marches encombrées de gravats et de débris, puis se dirigea vers la place désertée.

L'idée d'un rêve horrible, d'un cauchemar s'imposa naturellement à lui, mais la véhémence de ses sentiments lui avait rendu les dernières heures si émotionnellement douloureuses qu'il dut à regret écarter cette hypothèse. Par ailleurs, il avait durant sa vie professionnelle si souvent côtoyé la folie qu'il ne pouvait en voir une manifestation dans cette situation si paradoxalement cohérente et réelle. Enfin, l'idée d'une gigantesque farce lui traversa furtivement l'esprit, mais la plaisanterie eut alors pris des dimensions telles qu'elle en devenait raisonnablement impossible.

De quelle autre manière aurait-il pu expliquer le cours angoissant des événements ? Au delà des étranges circonstances qui avaient mis fin si promptement à la fête, une sensation angoissante jetait sur Michel un effroi grandissant.

La ville semblait inexplicablement avoir changé ; si elle n'avait pas épanché cette impression si forte de ruine et d'abandon, Michel eut pu jurer qu'elle avait rajeuni. Seul au milieu de la place, il observa danser devant lui une multitude de feuilles mortes que charriait un vent glacé et humide. Michel s'étonna de leur présence en cette saison, et son inquiétude en fut accrue. Il se dirigea vers les bâtiments qui entouraient la grande place, et fut de nouveau sidéré quand il put voir leur état de délabrement avancé.

Certains semblaient avoir été ravagés par les flammes, d'autres en partie soufflés par de violentes explosions. Tous témoignaient de la même décrépitude, et surtout, tous étaient dénués des célèbres sculptures qui hantaient depuis toujours le ciel tourmenté de Pénitence. Michel recula, effaré et tremblant, et retourna vers l'église où il espérait trouver, à défaut d'explication, quelque réconfort.

Hélas, parvenu devant l'entrée de l'édifice, une sensation bien plus violente encore que toutes celles qu'il avait ressenties jusqu'alors le dissuada d'y entrer. Il poussa néanmoins la porte, qui grinça en s'ouvrant sur des ténèbres immobiles et menaçantes, au sein desquelles il lui sembla entendre résonner un soupir étouffé. Sentant son cœur battre à tout rompre, il préféra s'éloigner rapidement de l'église plutôt que d'affronter la présence qui se terrait à l'intérieur.

Il erra dans les rues sombres et toujours aussi désertes, à travers une ville qu'il ne reconnaissait que partiellement. L'intention dérisoire de retrouver le chemin de sa demeure, intention qui avait plus tôt animé ses pas, avait laissé la place à une fuite désespérée au sein d'un univers hostile.

Sa démarche se fit plus pressante, et pour fuir la panique lancinante qui commençait à l'envahir, il se raccrocha à l'idée d'un mauvais rêve. Un souvenir tentait depuis quelques minutes de refaire surface, mais animé par un souffle de raison, Michel le retint dans les profondeurs de son esprit.

La partie de la ville dans laquelle il était descendu lui était parfaitement inconnue ; les ruelles s'étaient transformées en d'étroits passages entre des murs humides et pourrissants, sur

lesquels les ténèbres étendaient une emprise complète. Il décida de rebrousser chemin et de remonter vers des quartiers moins sombres.

La peur qui l'étreignait depuis la sortie de l'église avait peu à peu changé de terrain, elle était désormais matérialisée par la lutte âpre et désespérée que livrait son esprit avec les souvenirs qui tentaient d'en resurgir : une discussion avec l'un des vieillards de l'asile Darcame, à propos du passé de la ville et de ses inquiétantes légendes... Michel s'efforça de penser à autre chose, il pressa encore son pas et il pensa à Marie, à la difficile épreuve qu'il avait vécu l'après-midi même, à l'espoir d'une réconciliation.

Michel courait maintenant, perdu dans le dédale des ruelles obscures, dont aucune ne lui permettait de remonter jusqu'à la place où avait commencé son cauchemar ; toutes se retrouvaient à un moment ou à un autre obstruées par un passage envahi de ténèbres insondables, que Michel n'osait pas traversées.

Son seul repère restait à présent le murmure lugubre du fleuve qui continuait immuablement à déverser quelque part derrière lui ses flots. Michel finit toutefois par déboucher sur une voie qui par sa largeur paraissait être une des rues principales du vieux Pénitence.

La pâle lueur de la lune parvenait enfin à s'immiscer entre les façades noires et désolées, et elle permit à Michel de distinguer parmi les multiples débris qui jonchaient les pavés humides une rose flétrie et écrasée. Plusieurs pétales s'en étaient déjà détachés, ils semblaient flotter au gré du vent froid qui les agitait. Il s'agenouilla auprès d'elle et tenta de la recueillir, mais la fleur sombre se répandit entre ses mains en une poussière fine et légèrement odorante.

Michel se releva et poursuivit son chemin. Durant sa remontée vers la place, il trouva plusieurs autres fleurs, abandonnée à la désolation de ces lieux sinistres. Il jeta à chacune d'elles un regard apitoyé, sans même tenter de les ramasser. Michel ne pouvait s'empêcher de deviner dans ces découvertes un symbole mystérieux, qui bientôt lui apparut dans toute sa signification.

Michel aperçut à quelques dizaines de mètres devant lui une ombre qui cheminait dans la même direction que lui, vers le haut de Pénitence. Il ne mit pas même une seconde à reconnaître la démarche gracieuse et pleine de résignation de la dame en noir.

Pourtant, quelque chose avait radicalement changé dans la physionomie de celle qui l'avait un peu plus tôt dans la soirée guidé vers sa retraite glacée dans l'église. Cependant, l'épaisse obscurité empêcha Michel de déterminer précisément quel était ce changement.

Il tenta en vain de héler cette rencontre inespérée ; sa voix se perdit, comme dans un cauchemar pénible, dans la vacuité terrifiante d'un silence de mort. Alors, il s'employa à nouveau à suivre la mystérieuse inconnue, mais il fut surpris de constater qu'en dépit de ses efforts pour hâter son allure, il ne parvenait pas à la rattraper. La poursuite continua quelques minutes, jusqu'à ce que, arrivée sur la place de l'église, l'ombre arrête sa course. En approchant peu à peu d'elle, Michel décela enfin dans la posture étrange de la tête de la femme en noir le changement qui avait affecté son aspect et qu'il n'avait jusque là pas pu clairement définir.

Les derniers sentiments conscients de Michel, avant que la folie ne s'empare pour toujours de son esprit, furent l'horreur et l'absolue terreur qui le pénétrèrent quand il s'aperçut que la dame en noir, fantôme aux mains gantées, n'avait plus de tête. Il la vit pourtant lui tendre dans un mouvement maladroit ce qui restait du bouquet de fleurs, puis laisser tomber sur le sol les roses pourries et déjà presque décomposées.

# **Blodweudd**

## **Mélancolie de la Lune**

En une nuit d'été sans lune, ciel de calamité, résonnaient, entre les maigres branches des arbres morts, les hennissements aigus de chevaux enragés, que rythmait la mélodie infernale de leurs sabots frappant la chaussée de glaise - *Décor d'apocalypse, te souviens-tu ?* La calèche que les créatures spectrales traînaient comme un fardeau semblait hors du temps, silencieuse et aérienne tel un secret intensément celé. Le cocher, tout de noir vêtu, faisait sombrer l'étrange cortège en une descente nébuleuse. - *Illusion de brume, tu te rappelles, je le vois à ton regard.* Les paysages devenaient vagues, et au fur et à mesure de l'avancée de la carriole, Dame Grisaille, reine fantomatique en ces terres, enlaçait de ses bras cristallins et éthérés la passagère du fiacre. - *Etreinte meurtrière, comme elle l'est toujours entre tes bras ma Douce.* Touchant le cœur, la Dame se retira furtivement, déposant sur l'air pesant un léger parfum de souvenirs calcinés. La passagère du fiacre, la figure dissimulée derrière un masque de velours, ne put retenir quelques larmes qui perlèrent paresseusement au bord de ses cils noirs pour glisser sur ses joues incolores. Ses yeux irisés d'azur se portèrent alors sur ses mains gantées, délicates parcelles de lune, en même temps qu'elle soupira, profondément, lentement, délogeant probablement par cette façon quelques douloureux et pesants souvenirs de ses épaules trop chétives. Puis, dans un accès de rage ou d'amertume - *qui sait vraiment sinon Dame Grisaille, me fais-tu remarquer-* elle déversa sa colère insensée d'une voix légère, amplifiée par le vent, messenger de promesses bafouées et de larmes inavouées. Sur l'écorce des troncs d'arbres desséchés qui entouraient le misérable cortège, ses sanglots se répercutèrent en échos discontinus jusqu'à s'éteindre contre les parois rocheuses des cieux. Et elle sut qu'il l'avait entendu.

Il demeurait, dos courbé, accoudé au manteau veiné de l'ancestrale cheminée, où elle l'avait abandonné quelques instants plus tôt, se détournant alors de cet être comme l'on se

détourne de ses rêves - *l'âme en morceaux, souffles-tu d'une voix tremblante*. Ils ne se parlèrent guère, pas plus qu'ils ne se regardèrent. Postures rocheuses de l'attente. Le temps aurait pu les figer dans leurs positions arrogantes – *et peut-être en auraient-ils été enchantés, murmures-tu mélancoliquement*. Cela, nul ne le sait. Ni eux, ni moi qui conte cette histoire. *Mais peut-être le peux-tu, toi divine larme, la narrer telle qu'elle fut*.

« Alors te voilà finalement revenue... » Chuchota l'homme, chagriné en réalité. La jeune femme ne lui répondit pas, fixant intensément la nuque de l'être qui lui tournait le dos. Des senteurs et des images allaient assurément lui revenir, pénibles papillons remontant le cours des temps. Elle se montrerait faible et échouerait peut-être.

- *Elle ne le devait pas ?*

- *Non, elle ne le devait pas, question d'honneur, mon cher.*

« Tu n'aurais pas dû... » S'exclama donc l'homme. Assez fort pour que sa voix résonne contre les murs de la pièce jaunie par le temps, couleur éteinte, couleur de bile. Assez fort pour effrayer l'âme éplorée qui se présentait de nouveau à lui - *ou la protéger, qu'importe ! Le dessein reste semblable*.

« Me menacerais-tu ? Demanda la femme, amusée, crispant tout de même ses poings sur sa robe de satin verte, élimée par le temps et ses promesses. Prête à lutter.

– Le pourrais-je seulement, mon adorée... » chuchota l'homme, se retournant face à son interlocutrice. Leurs regards se croisèrent et un frisson parcourut le dos d'albâtre de celle qui se cachait derrière un masque de velours - *ou bien étaient-ce les battements de cœur de l'homme qui s'emballaient ? Ennuyeux émois, j'en conviens*. Quoiqu'il en soit, la femme, embarrassée, se tourna vers la seule fenêtre de la pièce, créée de lierre et d'opacité afin de ne jamais trahir les secrets qui pourraient y naître. Seules quelques lueurs lunaires, nées de Nulle Part, parvenaient à filtrer à travers la poussière et la noirceur de la vitre, éclairant la silhouette élancée de celle qui ne se drapait que de nuit, enfant de lune.

« Pourquoi ici ? Quelle magie en ces lieux ? Demanda-t-elle afin d'éloigner passagèrement ces sujets qui tordent le cœur et qu'il faut pourtant affronter.

– Aucune, mon adorée. La magie comme nous la connaissons n'existe pas dans des endroits tel que celui-ci, mentit l'homme. Prenant une pause – *pour reprendre son souffle ou pour affoler la Dame* – il soupira : L'obscurité te sied à merveille. Ta beauté, voilà tout ce qui m'a importé. »

La Dame sourit, obscure et merveilleuse à la fois, comme le sont certains êtres qui sont et qui ne sont pas, irréels, ainsi.



« Tes verbes sont toujours autant flatteurs, à ce que j'entends. Peut-être trompeurs également, ironisa-t-elle.

– Pour quelles raisons aurais-je changé ? Interrogea l'homme, amusé.

– A-t-on seulement besoin de raisons ? Rétorqua la femme, moqueuse et amère.

L'homme ne répondit rien, se contentant d'apprécier le masque de la Dame, atone. Intouchable.

– Pourquoi... articula-t-il finalement sans pouvoir finir sa phrase – *ou sans le vouloir. N'oublie pas ma Douce qu'en ces terres la volonté ou son insuffisance y est nécessaire, sinon indispensable.*

La Dame de Lune pouffa effrontément, prenant quelques plaisirs à déstabiliser son adversaire :

– Pour te revoir une dernière fois, quoi d'autre ?

– M'aimes-tu ? »

- *L'homme jouait-il le jeu également ?*

- *Ne t'impatiente pas vieux barde ! Les choses ne sont jamais telles qu'elles paraissent.*

L'enfant de lune soupira paresseusement :

« La question n'est pas là, mon cher.

– Et si je souhaitais connaître ta réponse ? Riposta l'homme.

– Es-tu sur de vouloir la savoir ?

Face à face. Les regards aiguisés des anciens amants se cherchèrent pour mieux soumettre l'autre. Un clignement de paupière, l'homme sourit.

– Oui, tu m'aimes.

Détournant son visage que l'on devinait blême à travers les coutures déliées du masque, la Dame recula, entrelaçant ses bras, sentiments de faiblesse et de déni entremêlés.

– Es-tu heureux ? Questionna-t-elle, soudainement sérieuse, ancrant ses yeux bleus dans ceux obscurs de l'homme.

– Crois-tu que je puisse l'être ? » Chuchota-t-il en définitive, tentant de réduire sa peine. La jeune femme baissa les yeux, ressentant la tristesse qui émanait de son ancien amoureux, lien empathique et combien mortel. Le silence s'installa de nouveau entre eux, comme une rengaine inévitable ou une secrète malédiction. La Dame de Lune, figure abaissée, ôta ses gants, troublée, tandis que l'homme fermait les yeux, assurément en proie à d'anciens parfums de miel et d'étreintes passionnées.

« Je m'égrène, si tu veux savoir, reprit l'amant, sombre. Mille interrogations me traversent l'esprit auxquelles nulles réponses n'existent ici-bas. Si ce n'est celles que tu peux m'apporter. Quand bien même tu les posséderais, tu ne me les dirais pas, parla-t-il, résigné.

– Peut-être. Peut-être pas. Et pour cela, la raison m'appartient, rétorqua la Dame, tête haute, scrutant le visage incolore de son amant, magistrale.

– Ainsi que peux-tu m'apprendre, toi qui, d'une nuit à l'autre, est changeante comme les vents ? Interrogea l'homme, acerbe. Que suis-je en droit de connaître ?

La Dame soupira, puis commença d'une voix légère :

– Je peux t'apprendre la vérité telle que je la perçois, froide et sans détour, la douleur qu'elle engendre et celle qu'elle annihile. T'apprendre les larmes que versent les morts alors que je leur refuse asile au sein de la nuit noire, ou celles que tes songes provoquent, impression d'acide. T'apprendre ce que tu es en réalité, révéla-t-elle. Mais de ceci, tu ne t'en soucies, précisa-t-elle, plissant les yeux pour mieux cerner l'homme que l'obscurité enveloppait.

– Je ne suis qu'un spectre, murmura-t-il pour lui-même. D'ombre ou de lumière, peu importe. Une illusion, plus sûrement, trompeuse et sournoise, éleva-t-il la voix. Un souvenir venimeux se nourrissant de doutes, d'écume fiévreuse et d'hésitations, les larmes auxquelles tu fais allusions. N'oublie pas, s'exprima ainsi l'homme.

– Je n'oublie pas, répondit nostalgiquement la Dame, la voix rauque. Malgré cela, je ne peux me résoudre à te croire. Lorsque j'ai reconnu ton appel à travers les voiles tortueux et flous de mes songes, j'ai tissé ce masque de fils de velours blanc, des fragments de toi. Tes illusions ne l'effleurent qu'à peine à cet instant, quand bien même tu me jurerais qu'il n'y a nulle magie en ces lieux, dévoila la Dame.

L'homme soupira en levant des yeux brillants – *d'espérance ou d'abattement ?* - sur la Dame.

– Que vois-tu au travers de ton masque ?

La Dame ne répondit pas tout de suite – *cherchait-elle ses mots ?*

– Je te vois tel que tu es, et plus encore. Mais tu ne me croiras pas, reprit-elle simplement. Et sa voix résonnait claire, note limpide et unique, douce lune fière.

– Je ne peux te croire, les choses étant ce qu'elles sont, comme tu les connais, parla l'homme, fermant les yeux pour mieux méditer à une demande qu'il savait condamnée à l'avance. Montre-moi une dernière fois ton doux visage, mon adorée, une ultime faveur, ma Dame, implora finalement l'amant.

– Je ne le peux, murmura la Dame comme pour elle-même, revivant sans doute un souvenir par-delà ses paupières celées. L'enfant de Lune posa ses mains sur son cœur, où

l’empreinte de son refus s’écrivait fatalement dans ses chairs. Car tu dis vrai, je t’aime, ajouta-t-elle après un léger arrêt, une hésitation sans doute. Cela ne me rend les choses que plus pénibles, comprends-tu ?

L’homme secoua la tête, mélancolique.

– Je ne peux comprendre ni ne le veux, injuste Hécate. De cela, tu devais t’en douter.

La Dame haussa les épaules et reprit, la voix entravée d’émotions indéfinies et contraires :

– J’ai, moi aussi, ressassé ce souvenir qui nous unit ensemble et la rancune qui l’accompagne. Ce fil invisible, nécessaire entre nous deux. Des cauchemars me sont parvenus ensuite. Des illusions, je croyais. L’amante suspendit son discours, brisée. Mais c’était toi, souffla finalement la malheureuse.

– C’était moi, avoua l’homme. Pour que tu comprennes. Il le fallait, se justifia-t-il.

– Sans doute ?... La Dame défia l’homme de son regard.

– J’ai tissé ces songes avec des fils usés et rêches. De rage ou de souffrance. Ou des deux à la fois, pour ce que tu m’as infligé. Ils n’en ont eu que plus d’impact. Puisque tu m’as appelé, sourit l’homme, provocateur.

– Je m’ennuyais en réalité, répondit sans attendre l’enfant de lune, feignant l’indifférence. Toutefois, la véritable raison n’est pas là et ma venue ici pas innocente. Des voix s’élèvent en ma demeure. Des voix effrayantes me sermonnant pour t’avoir laissé libre au nom d’un de ces moments éphémères et pitoyables. Pour n’avoir pu t’emprisonner dans les Ténèbres ni n’avoir tenté cela.

– Finissons-en alors, mon amour », la coupa l’homme. La Dame ne put réprimer un sursaut.

*- Penses-tu, vieux barde, qu’une telle possibilité ait pu germer tantôt en son cœur alors que leurs bouches s’entremêlaient encore en une seule et même mesure ? Crois-tu que la Dame fut surprise d’une telle idée ou surprise que celle-ci soit partagée ?*

*- Douce conteuse, ton étreinte a du provoquer plus d’une faille et c’est, sans doute, de ce côté-ci qu’il faut y chercher une quelconque explication.*

L’homme s’agenouilla aux pieds de la Dame, levant son visage blafard en direction de celui volontairement caché de sa persécutrice, afin – *j’en suis sûre*- de l’inscrire et de le chérir à jamais à travers ses paupières bientôt closes. L’enfant de Lune s’avança lentement – *pour retarder l’instant fatidique*- et sortit des plis nerveux de sa robe un poignard d’os à la lame inorganique, arme chimérique. Son bras se leva par-dessus sa figure, décidé à s’engager dans

les chairs utopiques de son ancien amant. Celui-ci ferma les yeux, retenant sa salive, suspendant sa respiration. Cependant, rien ne se passa, si ce n'est un courant d'air froid qui les enveloppa tous deux. –*Jolie ruse Dame Grisaille.*

« Choisis ! Ordonna soudainement la Dame. Choisis entre l'Exil ou le Néant.

L'homme, interdit, ouvrit les yeux. La Dame était de dos, postée face à la fenêtre, regard tourné vers la carriole spectrale qui l'attendait au dehors, immortelle escorte.

– Le Néant me serait plus doux, ma Dame, cependant l'Exil demeure mon essence même. L'homme prit une profonde inspiration. Si je devais choisir, alors je préférerais te savoir à ma recherche, plutôt qu'à me pleurer.

La Dame se retourna alors, dévoilant enfin son visage laiteux, admirable statue de marbre.

– Pourquoi te pleurerais-je ? Si cette histoire est née sous le signe de larmes, ce ne sont guère celles salées que tu entreprends de m'infligées. Des larmes de sang, voilà tout ce que je verserais. »

L'homme se leva, s'approcha de la femme et remarqua seulement à cet instant les interminables traînées de sang s'écoulant des blessures que son amante s'était infligées. Son regard se posa sur les paupières lunaires tant de fois embrassées, comme une ultime étreinte, un premier adieu. Puis l'homme disparut, brume omniprésente et non réelle à la fois. La Dame restée seule lâcha alors son masque ensanglanté et le poignard qu'elle tenait entre ses mains sanguinolentes sur le sol, qui s'évapora, laissant place à une plaine aride, décor illusoire. Elle prit place, la démarche féline, dans la carriole, qui repartit. A la recherche de Cauchemar.

– *L'histoire finit ainsi, vieux barde, et pourtant en voilà le véritable commencement.*

– *De la sorte, enlevant son masque, la Dame fut abusée par les illusions trompeuses de l'homme et céda, non par amour mais par tromperie.*

– *La Dame avait en réalité déjà choisi lorsque je l'enlaçais autrefois. Tu sais maintenant, vieux barde, pourquoi se lièrent et se délièrent la Lune et celui que l'on nomme Cauchemar. C'est ainsi que nous ne faisons confiance qu'aux apparences sans jamais nous questionner sur nos véritables intentions. C'est ainsi que nous choisissons pour nous avant tout autre.*

– *Quelle était ton intention, Dame Grisaille ? Pourquoi me conter ces mésaventures, dans lesquelles ton rôle était nécessaire ?*

*– Nulle intention, beau barde. Ou alors peut-être celle d'avoir à tisser une histoire et me sentir moins seule. Mais plus sûrement celle de te serrer en une étreinte mortelle. N'aie crainte. Mon parfum n'est que narcotique, ma compagnie mélancolie.*

# ***Peggy Van Peteghem***

## ***ALTER EGO***

Cette silhouette qui court sur le chemin de halage, pas de doute, il l'a déjà vue quelque part. Cette allure fragile mais décidée, ce blouson de cuir noir un peu rétro et ces vieilles baskets usées font soudain resurgir en Jonas d'anciens souvenirs bien qu'ils demeurent encore assez confus. Tout en la regardant s'éloigner, il est saisi d'une étrange sensation de déjà vu mais ne parvient pas à comprendre clairement la raison de son trouble et encore moins à donner corps à cette infime réminiscence. Pourtant intrigué, il suit la silhouette un long moment des yeux, scrutant l'obscurité naissante jusqu'à ce qu'elle ne s'évanouisse totalement, absorbée par les ombres grandissantes qui emplissent à cette heure les chemins habituellement déserts qui bordent le canal. Déjà troublé de faire une rencontre dans ces lieux désolés où jamais personne ne s'aventure hormis quelques solitaires amoureux comme lui de la nuit, du silence et des vieilles pierres, il avait été encore plus surpris de croiser un jeune homme qui parcourait au pas de course cet étrange chemin jonché de débris d'anciens chalands aujourd'hui rongés par la rouille et qui semblaient désormais s'ériger naturellement du sol recouvert d'herbes folles, ombres fantasmatiques d'un passé aujourd'hui oublié. Il connaissait ce garçon, il en était intimement convaincu : depuis l'instant où ils s'étaient croisés quelques mètres plus haut, il n'avait pu se débarrasser d'un étrange sentiment, d'une sorte de malaise qui le poussait à s'attarder sur cette rencontre. Il fallait qu'il sache où il avait bien pu croiser ce jeune homme auparavant pour comprendre ce qui pouvait l'intriguer à ce point... Mais malgré tous ses efforts, il ne parvient absolument pas à se rappeler en quels lieux et en quelle circonstance il a pu faire sa connaissance. Pris d'une soudaine curiosité, Jonas se mit alors à augmenter peu à peu l'allure. Et malgré son âge, il se mit enfin à courir à son tour, comme contraint par une force invisible qui le poussait à rejoindre cet inconnu. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit le regard qu'il lui avait lancé au moment où il le dépassait en

courant, juste avant d'amorcer la descente vers le chemin: ils s'étaient presque heurtés et Jonas, surpris par l'arrivée inattendue et silencieuse du jeune homme, n'avait pu réprimer un sursaut accompagné d'un juron. Mais l'insulte s'était éteinte entre ses lèvres quand il avait croisé le regard du garçon : des yeux d'un vert profond, malicieux et rieurs, qui avaient semblé s'excuser pour lui avec espièglerie de l'affront qu'il venait de commettre. Alors Jonas s'était simplement écarté du chemin et avait laissé passer l'individu en oubliant aussitôt toute colère à son égard. Il était resté quelques instants immobile, les bras ballants, à regarder le jeune homme s'éloigner d'un train alerte, s'engageant avec un plaisir manifeste sur le chemin pierreux et sauvage aujourd'hui presque ignoré de tous. Après l'avoir accompagné du regard un long moment, il avait donc pris l'étrange parti de se mettre à sa poursuite car il ne pouvait supporter l'idée de l'avoir laissé s'enfuir sans réagir. Mais qu'allait-il lui dire ? Allait-il même oser lui adresser la parole ? Et pour lui dire quoi, d'ailleurs... Jonas sentait pleinement tout le ridicule de sa situation mais il était intimement convaincu qu'il devait le retrouver pour en savoir plus, quoiqu'il arrive.

Tout en augmentant l'allure, il fouillait fébrilement des yeux le décor qui l'entourait : des arbres massifs se découpaient en ombres gigantesques sur le ciel opaque de ce début de nuit où ne perçait aucune étoile et le bout du chemin où avait disparu le jeune homme s'évanouissait à présent dans les ténèbres. La seule lueur qui trouait désormais l'obscurité à plusieurs mètres devant lui ne provenait plus que du reflet languide des eaux stagnantes et de la lune naissante. Jonas s'aventura alors un peu plus profondément dans le chemin et déboucha directement sur la berge, juste à côté d'une ancienne écluse. L'endroit semblait absolument désert et il se sentait particulièrement angoissé, bien plus qu'il n'aurait certainement dû l'être, à l'idée de ne pas retrouver le jeune homme. Après quelques pas hésitants en direction de l'eau, il allait se décider à continuer un peu plus loin sur le chemin qui bordait la rive, quand il aperçut au loin une silhouette accroupie sur la petite passerelle formée par l'un des bras de l'écluse qui plongeait dans les eaux glauques du canal : il reconnut tout de suite l'allure si particulière du garçon et le contempla un instant alors qu'il paraissait absorbé dans quelque rêverie. Mais il ne put retenir un léger frisson en voyant l'adolescent se passer lentement une main dans ses cheveux mi-longs pour en tortiller une mèche avant de la lisser méthodiquement d'un air absent, d'un geste à la fois doux et impérieux, avant de la porter à sa bouche. Bien qu'excessivement commun, ce geste le bouleversa pourtant car il évoquait en lui un sentiment, une sorte d'appel inconscient. Cette nonchalance, ce regard perdu dans la nuit, le goût légèrement âcre des cheveux sur la langue,

tout cela le ramenait soudain à sa propre existence, à sa jeunesse et à sa propre contemplation du silence, à son amour de la nature, dans ce qui n'était en cet instant non plus un rêve mais plutôt un souvenir.

La gorge nouée d'appréhension et de doutes, Jonas se dirigea alors à son tour vers l'écluse pour rejoindre le jeune homme. Il avançait lentement, le souffle retenu, progressant aussi discrètement qu'il lui était possible afin de ne pas manifester sa présence, pas encore... Mais malgré tous ses efforts, il vit bientôt l'étrange garçon tourner son visage vers lui, très lentement, comme au ralenti. Chacun de ses gestes semblait durer une éternité, comme privé de consistance et de réalité, mais tout cela n'était peut-être qu'une illusion des sens de Jonas qui demeurait pétrifié, ne sachant encore s'il devait rebrousser chemin sur le champ ou tenter d'expliquer du mieux qu'il le pouvait l'incongruité de son comportement au jeune homme. Mais celui-ci ne semblait aucunement effrayé ou surpris de la venue du vieil homme. Bien au contraire, c'est d'un regard plein de chaleur et de complicité qu'il accueillit le nouvel arrivant : d'un geste, il lui intima de venir s'asseoir à ses côtés et ils restèrent ainsi de longues minutes sans échanger un mot, les jambes ballantes au-dessus de l'onde. Ce fut Jonas qui rompit en premier le silence, gêné de la tournure que prenaient les événements :

« \_\_ Excusez-moi. Euh...Je ne voulais pas vous déranger, jeune homme. En fait, je ne sais pas vraiment pourquoi je suis là, pourquoi je vous ai suivi jusqu'ici.... Mais n'ayez surtout aucune crainte et n'allez pas me prendre pour un dérangé, je ne vous veux absolument aucun... »

Le jeune homme l'interrompit d'un sourire et lui fit signe de garder le silence d'un geste doux et amical. Il se tourna vers Jonas et le regard qu'il lui lança parut à celui-ci le plus tendre et le plus pur qu'il ne lui eût été donné de recevoir et de partager. Il fut instantanément empli d'une chaleur si puissante qu'il aurait pris le jeune homme dans ses bras pour le serrer très fort contre son cœur, si la décence et la gêne de ressentir de tels élans à l'égard d'un inconnu ne l'avaient pas retenus. Son cœur battait la chamade dans sa poitrine et la situation lui semblait si grotesque qu'il n'osait regarder le garçon. Un nouveau silence s'établit alors entre les deux hommes, le vieil homme et l'adolescent fixant tous deux les profondeurs du canal et les eaux boueuses qui charriaient des formes rendues obscures par la nuit. Quelques minutes s'étaient écoulées ainsi quand la voix du jeune homme s'éleva tout doucement dans la nuit, presque timidement. Jonas frémit en l'entendant mais elle lui parut aussitôt extrêmement familière et il fut de nouveau empli de cette inquiétante et troublante sensation



d'intimité. Son compagnon avait entonné une vieille comptine aux paroles désuètes et Jonas fut quelques secondes avant de la reconnaître. Il se glaça pourtant d'un coup en réalisant que cette chanson était la même que celle que lui chantait sa mère pour qu'il s'endorme lorsqu'il n'était encore qu'un tout jeune enfant, sa vieille maman disparue depuis déjà bien longtemps. Il n'avait jamais réentendu cette chanson. D'ailleurs, il n'avait jamais pensé que quelqu'un d'autre que lui pouvait la connaître et la chanter. Et cette voix, cette voix...

Puis tout devint subitement très clair... Etrangement, Jonas se sentit extrêmement serein, apaisé par cette révélation. Il se tourna vers le jeune homme, plongea ses yeux dans les siens et poursuivit la comptine avec lui. Les paroles lui revenaient naturellement, comme s'il ne les eût jamais oubliées... Puis lorsqu'ils eurent terminés, il se saisit de la main de son compagnon, la serra très fort et lui demanda :

« \_\_ Quel âge as-tu ? Pourquoi es-tu ici ?... »

\_\_ A ton avis ? Lui répondit doucement l'adolescent, le regard désormais voilé d'une infime tristesse. Tu dois bien le savoir, n'est-ce pas ? J'ai bien changé à ce que je vois, ajouta-t-il dans un demi sourire. Et moi, quel âge ai-je donc maintenant ?

\_\_ J'ai soixante deux ans. Et toi, tu ne dois pas dépasser les dix sept, si je ne me trompe pas. J'ai toujours adoré ce vieux perfecto, dommage que je l'ai perdu l'année de mes dix huit ans...

\_\_ Que nous l'ayons perdu, Jonas, pas toi ni moi, nous...

\_\_ Qu'est ce qui me prouve que tu es bien moi. C'est incroyable après tout...

\_\_ Justine, la fille de la voisine au 19 de la rue des Bons Enfants, le baiser sous le porche. Elle était si belle... Tu ne peux pas avoir oublié ton premier amour. Et cette étoile que nous avons découverte un soir, rappelle-toi, comment l'avons-nous nommée pour que personne d'autre ne s'empare de notre galaxie ?

\_\_ Speranza, répondit Jonas après une courte hésitation, Oui, c'est cela, je venais d'apprendre ce mot en espagnol... Mais alors, pourquoi es-tu revenu ? Est-ce que je vais mourir ? Oui, c'est cela, hein ? Je vais bientôt mourir et tu viens m'emporter avec toi ?

\_\_ Non, non, calme toi ! Ce n'est rien de tout cela ! Le jeune homme effleura du bout du doigt la joue de Jonas et le contempla quelque temps en silence. A ce frêle contact, des myriades de souvenirs affluèrent dans l'esprit de Jonas. En regardant cette face juvénile qui avait été sienne et qu'il avait été bien près de ne pas reconnaître, toute son enfance, toute sa jeunesse lui revenaient, plus vivaces que jamais, tandis que son jeune compagnon apprenait

tout ce qui allait être sa vie future. Une larme roula soudain le long de la joue de Jonas et vint s'échouer sur la main du jeune homme restée en suspend, sur la main de l'autre qui partageait son propre corps, sa propre pensée et qui devenait juge de ses futurs égarements.

\_\_ Cette larme, c'est une de moins que je n'aurais à verser, prononça lentement l'adolescent, les yeux rivés sur la minuscule goutte opaline qui semblait suspendue au bout de son doigt, figée, atemporelle. Un minuscule sourire se dessina alors sur ses traits qui se détendirent enfin pour redevenir tout à fait sereins. En fait, je crois que je peux te laisser continuer pour nous deux, j'ai confiance désormais.

\_\_ Comment cela ? Que veux-tu dire par là, tu es venu juger de ma conduite, tu es venu ici juger de ton avenir ? Qui prétends donc tu être, ma conscience, peut-être ?

\_\_ Non, ce n'est pas cela. Ne t'énerve pas, je t'en prie, ne gâche pas ce moment... En réalité, je suis mort, déjà. Ta jeunesse est morte, Jonas, et tu le sais très bien... Mais tu sais aussi que tu ne dois pas en être malheureux car c'est ainsi ; tu as fais ta vie et nous avons dû nous séparer. Mais comme tous les morts, j'ai eu le choix de revenir un instant sur terre et j'ai décidé de te rendre une dernière petite visite... Et j'aime ce que je suis devenu. Oui, j'ai donné naissance à quelqu'un de bien, je crois. En tout cas, à quelqu'un de fidèle à ce que j'ai été et à mes sentiments, à nos sentiments. Et c'est sûrement pour cela que les jeunes ont des idéaux parfois incompréhensibles pour vous : pour vous donner les moyens, si ce n'est l'envie, de les réaliser. Et c'est pour cette raison que j'ai confiance... En fait, je crois que je suis simplement venu me rassurer. Me donner la chance de croire en un avenir ; un avenir qui passerait par toi, par ce que tu as vécu et ce qui te reste encore à vivre. Et désormais je peux me retirer en paix. Merci...

\_\_ Et maintenant, que va-t-il se passer ? Tu ne vas pas me quitter encore une fois ?

\_\_ C'est à toi d'en juger, Jonas... Souviens-toi seulement que je ne suis jamais bien loin...

Sur ces mots, le jeune homme lui sourit une nouvelle fois, une dernière fois, un sourire radieux et complice qui s'évanouit à mesure que la silhouette du garçon disparaissait dans les ténèbres du canal, engloutie par les ombres difformes qui se mourraient au pied de l'écluse abandonnée.

Jonas fut bientôt de nouveau seul et il reprit lentement son chemin, les yeux rivés sur un objet ou un endroit dont lui seul avait connaissance. Il fredonnait une étrange comptine qu'il avait entendu il y a maintenant bien longtemps de cela, sûrement à l'époque où sa mère vivait encore. L'air fraîchissait et il se mit en devoir de presser le pas pour regagner sa

demeure. La promenade avait été agréable, une fois de plus. Depuis qu'il avait douze ans, il avait toujours adoré venir marcher seul au bord du canal : c'était l'un des rares moments où il se sentait vraiment libre, vraiment en paix. Pourtant, ce soir, une question le tourmentait un peu, sans qu'il ne puisse réellement trouver de raison particulière à cela : pourquoi donc avait-il en tête ce vieil air qu'il avait oublié depuis tant d'années et qui semblait ce soir ne plus vouloir le quitter ? Il chassa bientôt cette idée de son esprit et enfouit ses poings bien au fond de ses poches. Il contempla un dernier instant le ciel qui commençait à se perler d'étoiles et il sourit. Pour une fois, il était heureux. Un peu seul, certes, mais vraiment heureux...

## ***Arianne de Blenniac***

# ***APOTRES DE LA MORT***

Minuit. Il rôde dans la vieille ville. Ombre issue de l'ombre. Ses ailes noires forment un écrin d'ébène autour de son corps pâle. Je distingue à peine sa silhouette éthérée - silhouette improbable que, mis à part ses semblables et les mourants, je suis seul capable de voir.

Il marche, solitaire. Prédateur guettant sa proie.

A cette heure tardive, la ville est quasiment déserte. Certes, quelques noctambules errent encore aux alentours des bars. Mais, la plupart du temps, lorsqu'ils le croisent, ils continuent tranquillement leur route : ils ne le voient pas. A son approche, ils ne ressentent rien ou, tout au plus, un frémissement le long de leur colonne vertébrale, et, pour les plus sensibles, une légère crispation intestinale. Une de ces manifestations physiques dont la cause échappe à la conscience mais qui marquent la chair, rappelant aux mortels que le néant est tout près et que la Mort les guette, qu'elle est comme éviscérée, tapie en eux - dans la part la plus obscure de leur être - qu'elle est aussi fascinante que répugnante, à la fois traîtresse qui vient quand on ne l'attend pas et issue pour celui qui est las. Parfois, cependant, il arrive qu'un infortuné se rende compte de la présence de l'ange. Sa lucidité est l'annonce de sa fin.

Cette nuit, je l'accompagne dans sa mission, afin de m'instruire. Demain, à l'aube, ma transformation sera achevée. Je serai son semblable. Je ferai alors, moi aussi, frissonner ceux qui me croiseront. Ce charisme funeste sera mon ultime pouvoir et ma dernière source d'orgueil.

Il parcourt les ruelles. Délaissant le quartier médiéval, mon compagnon débouche sur un grand boulevard, largement illuminé. De grands panneaux publicitaires bordent les trottoirs, vantant les mérites du string comme de la bière, ainsi que ceux du lait maternel et du préservatif. Les immeubles gris et délabrés se succèdent. De la lumière bleutée, diffusée par un poste de télévision filtre de temps à autre d'une fenêtre. De ses orbites blanches, il contemple un moment ce paysage sinistre. Il se dirige ensuite vers une voiture cabossée qui

abrite l'hébétude alcoolisée d'un adolescent. Il s'arrête et dessine sur l'humidité du pare-brise quelques signes d'une langue inconnue ou peut-être oubliée. Il prononce deux ou trois mots qui s'apparentent à de simples notes. Etrange oraison. Il reprend son chemin. Quelques secondes après, la voiture s'enflamme. Puis plus rien. Enfin si : un tas de cendres dérisoire à la place du véhicule et un sourire sur le visage du macabre protagoniste. On pourrait croire qu'il ne s'est rien passé, que quelqu'un a simplement vidé là un cendrier.

A quelques centaines de mètres, une fille attend le client sous un lampadaire. Elle pue le sexe et la misère. Elle porte l'attirail traditionnel des filles de sa condition : bottes à talons aiguilles, tee-shirt dévoilant un ventre flasque et un piercing au nombril, une jupe si courte qu'on voit le bas des fesses. Son maquillage a coulé sur son visage : des larmes noires ornent ses joues. Une fille usée.

Apercevant le promeneur solitaire, elle sort de son état léthargique. Par un vague sourire et une pose aguicheuse, elle essaye d'attirer celui qu'elle prend pour un client potentiel. L'ange s'approche. La fille met ses seins en avant, se lèche les lèvres. On dirait un dindon orgueilleux devant le billot du boucher.

Arrivé à sa hauteur, l'ange la prend par la main. Jusque là tout va bien, quoique la fille n'ait jamais eu droit à une entrée en matière aussi galante. Elle est dans un tel état – de la torpeur mêlée de résignation – qu'elle ne remarque pas l'allure incongrue de l'individu.

Ensuite, il la regarde. La voit-il vraiment, lui dont les yeux révulsés ne semblent contempler que son propre intérieur ?

Elle devient très pâle. C'est normal : elle a compris qu'après, quand ce sera fini, il n'y aura plus rien.

Il l'emmène vers le vieux port. Elle a peur mais ne peut fuir. Elle est vide. Déjà inerte et sans volonté. Ils dépassent le vieux port. L'ange continue à marcher et la conduit jusqu'à une petite plage qui sert aussi de décharge. C'est ici qu'il met un terme à leur promenade. L'odeur est nauséabonde. Bientôt, la fille, ou ce qu'il restera de son corps fatigué, participera à la production de ces exhalaisons suaves, écœurantes et tenaces.

Pour l'instant, elle chancelle. Sans doute voudrait-elle crier, pleurer mais aucun son ne sort de sa gorge et ses yeux hagards restent secs. Il déchire les vêtements de la fille et lacère son corps de ses ongles. Elle s'affaisse, tournoyant lentement sur elle-même. Le sable pénètre dans ses plaies. Douleur. L'être ailé se nourrit de cette souffrance. Il en jouit. Car c'est son seul plaisir, à lui qui ne sait que dispenser la mort. Une fois satisfait, il ramasse la loque de chair, goûte au sang dégoulinant des blessures et porte cet amas sanguinolent dans l'eau sale.

La fille se noie rapidement. Je n'ai ni pitié, ni chagrin, ni dégoût. J'ai simplement l'impression d'être face à la traduction matérielle d'un drame sempiternel et spirituel : la fatalité.

Il a fini de s'amuser pour cette nuit. Il va maintenant remplir son rôle plus sagement et se contenter d'être présent auprès des mourants et d'emporter leur âme, sans être directement la cause de leur trépas. Il entre dans une maison. Je n'ai pas envie de le suivre. Je sais qu'à l'intérieur, une personne est en train d'agoniser. Je préfère rester dehors et me remémorer la triste suite de circonstances qui m'a amené à devenir un pourvoyeur de mort.

Combien nous sommes, je ne le sais pas exactement. De toute façon, c'est sans importance pour moi. J'accomplirai seul ma tâche, dans l'éternité. Sisyphe de la Mort. Ma récompense sera mon immortalité. Je vivrai une éternité de désolation.

Je suis donc un des apôtres de la Faucheuse. Je fais même presque partie d'elle. Je suis, pourrait-on dire, sa main. Elle m'a choisi comme elle avait choisi les autres avant moi, comme elle choisira les autres après moi.

La première fois que j'ai vu un pourvoyeur de mort j'avais dix ans. C'était le jour du réveillon de Noël, au cours de la messe de minuit. Je m'en souviens parfaitement. Juste devant moi, un très vieil homme était assis. Il avait l'air exténué et dodelinait de la tête depuis un moment déjà, lorsque l'ange est apparu. Un être parfait : un corps d'albâtre, deux ailes de ténèbres, un visage gracieux mais totalement inexpressif en raison de ses yeux dénués d'iris. Sur le moment, influencé par le décorum religieux, le côté grandiose du lieu et l'aspect solennel de la messe j'imaginai que l'ange Gabriel lui-même s'incarnait devant moi. Mais le brouhaha qui s'éleva dans l'assistance me sortit de ma rêverie et mit fin à mon émerveillement. Le vieil homme était mort et l'ange était parti.

Je n'ai jamais parlé à qui que ce soit de cette expérience. Mais, pendant longtemps, elle me hanta. Malgré mon jeune âge, je percevais confusément qu'il existait un lien entre le décès du vieillard et l'apparition angélique. Cependant, avec le temps, j'ai fini par penser que la vision était seulement le fruit de mon imagination et de la prégnance - quasiment physique - de la religion sur mon être.

J'avais presque oublié cet événement quand, à l'âge de quinze ans, je fis une expérience toute singulière. C'était dans une salle de cinéma, sombre à souhait. Une femme, au parfum musqué, s'était assise à mes côtés. La lumière changeante émanant de l'écran éclairait aléatoirement son corps, m'en faisant découvrir progressivement les courbes, tout en laissant subsister une grande part de mystère - mystère propre à éveiller ma curiosité pour ne pas dire ma convoitise. La sensualité jaillissait de cette chair entraperçue, de ce profil délicat, de cette poitrine généreuse que les respirations soulevaient régulièrement, de cette chevelure

de feu, de cette bouche voluptueuse et à demi ouverte...Le souffle retenu, sentant l'ascension de mon désir, j'admirais cette dame, lorsqu'elle me prit la main et se pencha vers mon visage. Mais ses doigts étaient glacés et son haleine putride. Je me reculai, effrayé. Elle m'embrassa quand même, avec brusquerie, de ses lèvres froides et malodorantes, forçant ma bouche avec sa langue râpeuse et gluante, tandis que des dizaines de créatures ailées surgissaient de nulle part et se mettaient à tournoyer autour d'elle. Soudain, tout disparut. Je me retrouvai, anéanti, dans une salle de cinéma. Autour de moi, les spectateurs regardaient l'écran. Ils n'avaient rien vu. Ils n'avaient pas remarqué cette femme évanescence qui m'avait extorqué un baiser, scellant ainsi une union dont j'ignorais tout, si ce n'est qu'elle fleurait l'amertume.

A partir de ce jour, ma santé mentale s'altéra. On m'envoya faire un séjour en hôpital psychiatrique, séjour qui ne fit qu'accroître mon égarement.

Par la suite, je vis d'autres fois des anges exterminateurs. Rarement, certes, mais suffisamment pour me sentir harcelé.

J'ai donc fini par m'enliser totalement. Ma dérélition avait pour écho ma décrépitude physique. Mon esprit et mon corps n'étaient plus que ruines : je m'enfonçais progressivement dans une spirale d'effondrement. Je craignais de sortir et de voir un des anges de la Mort. Je voulais mourir, échapper à ces créatures à moitié humaines. J'avais l'impression qu'elles me pourchassaient, qu'elles attendaient quelque chose de moi, quelque chose que je ne veuille pas leur donner. Mon âme. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait.

Je me sentais si faible, si vulnérable. Manger me dégoûtait. J'ai fini par ne plus me lever : je restais allongé toute la journée sur mon lit. J'ai cessé de me nourrir. J'ai cessé de boire. Pourtant, la vie refusait de me quitter. Je suis resté plusieurs semaines, ainsi, en position horizontale, à ressasser mes angoisses. Plus rien ne s'échappait de mon corps, ni matière fécale, ni urine. Rien. Comme si, inexorablement, mon humanité devenait inefficace, transcendée par une autre forme d'existence. Je me suis mis à dormir, pensant que le sommeil serait un sas pour échapper à mes tourments. En réalité, je n'eus aucun répit et fis, constamment, le même rêve. J'étais assis au centre d'une pièce et j'attendais. Puis des anges entraient dans la pièce. Ils s'adressaient à moi dans ces termes : « Elle t'a choisi. Elle te veut comme apôtre. Tu peux décliner cette offre. Mais, comme tu sais et que tu pourrais aller raconter tout ça, si tu refuses, tu mourras ». J'avais mal partout, j'avais très chaud. Je me mettais à hurler : « Je ne veux pas mourir! Tout sauf l'inexistence! ». Le songe se terminait par un début de métamorphose. Deux ailes poussaient dans mon dos, déchirant ma peau... C'est alors que je me réveillais, tremblant de peur et trempé de sueur. J'avais envie de vomir, j'avais très mal au ventre. Mes tripes étaient en feu. Comme je ne mangeais plus, cela se

soldait par de terribles crampes d'estomac. De toute façon, j'allais crever. Je ne pouvais plus revenir en arrière. Autant mettre un terme tout de suite.

Je me suis pendu. Le soir du réveillon de Noël. J'étais seul dans mon appartement sinistre. J'ai fixé tant bien que mal une corde à une poutre au plafond. Après m'être assuré de la solidité de l'installation, je suis monté sur une chaise. J'ai glissé mon cou dans le nœud coulant. Un immense bien-être s'est emparé de moi. Enfin, j'allais laisser mon fardeau de tourments et d'angoisse. Puis j'ai donné un coup de pied dans la chaise.

Je ne suis, hélas, pas mort. Un ange est arrivé, celui-là que j'accompagne cette nuit. Il a coupé la corde. « Trop tard, m'a-t-il dit, tu as déjà fait ton choix ».

Ainsi, ce que je croyais être des cauchemars ou des divagations de mon esprit malade étaient des serments. Sans possibilité de parjure.

A présent, deux plaies béantes déchirent mon dos. Des plumes noires, couvertes de sang coagulé s'extirpent lentement de ces stigmates. Je souffre. J'en profite. Car bientôt, toute douleur me quittera à jamais et je ne pourrai plus ressentir que quelques vagues sensations physiques. D'ailleurs mon sexe rapetisse. Il va disparaître intégralement et demain, à l'aube, je serai asexué. Un ange, donc... à l'anatomie prodigieusement lisse. Ni homme, ni femme. Ni même une fusion des deux. Un corps sans sexe est comme un visage sans traits, sur lequel il n'y aurait ni yeux, ni bouche, ni nez : un reflet de vacuité.

Ainsi, en contrepartie de mon immortalité, je perds toute possibilité de plaisir charnel. La seule extase que je pourrai ressentir sera celle d'infliger la mort. En effet, au sein de la création, certains êtres – ceux dont on ne sait jamais ce qu'ils deviennent ou dont la disparition demeure inexplicée - sont offerts par la Faucheuse en pâture à ses serviteurs pour les remercier de leurs services. De temps à autre, je pourrai donc tuer moi-même, comme mon acolyte l'a fait à l'instant avec l'adolescent et la fille. Toutefois, je sais que cela ne suffira pas pour éteindre ce pesant, ce taraudant désir de chair, ce besoin d'une dissolution dans la matière, besoin qui est avant tout intellectuel car ce n'est plus qu'un souvenir, mais qui n'en a pas moins une résonance viscérale.

J'ai vendu mon âme à la Mort. J'ai tout perdu, même la possibilité de mourir. Et la vie n'est rien sans la mort : la certitude et l'imminence du terme donnent un goût unique à la vie. Je n'ai ni joie, ni ambition, ni espérance, ni dignité car je n'ai plus de fin. Je n'aspire à rien.

Si, bientôt, mes yeux se retournent et que mon globe oculaire devienne blanc, c'est que, dans une ultime fuite, j'aurai tenté de m'enfoncer en moi-même pour ne plus voir le monde.





# LES POEMES



# **Melancholy (Malicious)**

L'eau tombe dehors, coule le long du carreau  
Comme la larme sur ma joue  
Ils ne chantent plus sur l'arbre les oiseaux  
Je me sens seul, incompris et fou

Le paysage semble si terne à mes yeux  
Un monde morne, sans lumière  
Il y a si longtemps qu'il n'a plus été heureux  
La Nature pleure à sa manière

L'impression que l'atmosphère est pesante  
De n'être remplie que de chagrin  
Chaque minute paraît tellement angoissante  
Dans ma tête résonne un rire malsain

La fenêtre s'ouvre sur cette désolation  
Et s'engouffre un triste vent de mélancolie  
La pièce se vide de toute compassion  
L'air en pénétrant mugit

Les branches des arbres sont décharnées  
Ce sont des bras venus enserrer ma gorge tendue  
Je vois la lune si pâle et désespérée  
De là-haut je crois que l'Humanité elle a aperçu

L'horizon se profile au loin  
Avec posé dessus le soleil couchant  
Qui illumine le ciel de son éclat incertain  
Dans le noir les petites étoiles brillant

Mais derrière les nuages existe une autre contrée  
Celle des âmes rêveuses et fantastiques  
Là-bas elles peuvent cet univers échapper  
Attirées par cette douce musique

La pluie à l'extérieur continue de tomber  
Autant de marques de désespoir  
Et je continue toujours de rêver  
De cette lueur dans le noir...

# ***Je suis le temps ( Evangéline)***

Je suis le temps que je prends pour mourir  
Descendre les marches une à une et dépérir  
Ne plus rien sentir juste s'évanouir lentement  
Ombre qui ne demande qu'à en finir inlassablement  
Je suis le temps que je prends pour vomir  
Ces latentes heures ces minutes sans avenir  
Précipiter mon corps sans vie  
Vers l'ineffable destin vers l'infini  
Je suis le temps que je prends pour comprendre  
Ce monde sans clé fait de cendres  
Infusion funèbre qui coule dans mes veines  
L'escalier se déploie me délivrant de toute haine  
Je suis le temps que je prends pour me souscrire  
A l'insipide existence qui ne fera que me salir  
Pensées et silences çà et là encore  
Et déjà la lune mauve dans le ciel se mord  
Clepsydre en suspension qui ne demande qu'à s'ouvrir  
Oui. Je suis le temps que je prends pour mourir.

# Au bord du Styx (Odéliane)

C'est un ruisseau qui coule, voluptueux  
Intègre et généreux  
Par cascades saccadées  
De pourpre teinté.

Dans ses courants, majestueux  
Défilent monstrueux  
Les corps évidés  
De pourpre teinté.

Tous ces rêves inachevés qui flottent  
Quand dans mon âme grelotte  
Le goût amer des regrets.

Tous ces rêves rejetés qui escortent  
Quand dans mon cœur grelotte  
Toutes les retombés d'un vol manqué.

Et la source jaillit de son point  
de compression  
et des veines fuient  
Ces vaines illusions.

Alors je me laisse glisser, malheureuse  
Instable et peureuse  
Sur ce fleuve sacré  
De pourpre teinté.

Et de mon fleuve qui se propage  
Je ne peux plus l'arrêter  
Et de tout ce carnage  
Je suis fatiguée.

Et alors la source jaillit de ces points  
De sutures  
Et des veines fuient  
Ces frêles ratures.

# ***Agnus Dei (Feminis Nocturnae)***

*Agnus Dei*

*Coule donc chaud et sirupeux,  
Tu es la vie, je suis la mort.*

Des larmes de sang,  
Des larmes de vie,  
Qui perleront doucement  
Sur tes joues palies  
Par ma froide main,  
Par mon cœur gelé.

Mon étreinte enfin,  
Saura t'arracher  
Des sanglots si divins  
Que je m'y baignerai  
Et ma renaissance en sera le gain.

# ***Casinostreap (Muriel Roland)***

Dans le vitrail des jours où règne la tourmente,  
Quand le rouge sanguin crie plus fort que le bleu,  
Je me noie dans l'asile aux vils et mille jeux  
Que des souvenirs lourds invectivent et aimantent.

Lumières mornes, lustres, et oppressants silences,  
Surenchères éphémères de tapis décadents,  
Les joies et les peines fières, me flagellent les sangs,  
Au son du lucre qu'ignore la bienséance.

Et l'in satiété d'un homme seul, à l'écart,  
Jetant ses palets impudiques au velours vert,  
Dans un plaisir inouï ! Dont l'outrance m'égare  
Moi qui dès le matin hasarde une nuit austère.

Il caresse l'idée de ces faveurs nouvelles  
Alternant rouge et noir, désir, la peur, l'espoir  
Pour mises et appâts, je n'ai que mes dentelles

A donner aux gagnants, quand je perds certains soirs.  
Je paye de mes charmes et me ronge le cœur  
De voir que les uns jouent ce que les autres pleurent.

# ***La Voix de la Mort (Rachel Gibert)***

J'entends, à mes oreilles, la voix de la mort,

Perfide et mielleuse, qui me dit doucement :

« Meurs, qu'attends-tu d'autre de la vie, à présent ?

Tu as fait ton temps, pourquoi t'acharner encore ? »

\*

« Tu sais que ton pauvre espoir d'être heureuse est vain,

Car jamais tu ne pourras être satisfaite

Par une âme aussi insipide qu'imparfaite,

Ni par ce corps ingrat aux gestes incertains. »

\*

« Regarde autour de toi : dans quel monde vis-tu ?

En tout lieu, les hommes expectorent leur haine,

Laissant s'épancher, sans que rien ne la retienne,

Leur virulence par flots ininterrompus. »

\*

« Abandonne-les à leurs pêchés capiteux :

Il se peut qu'ici tout soit bientôt ravagé,

Mais il existe un endroit où règne la paix,  
Le corps y est léger, et l'esprit vertueux. »

\*

« Viens rejoindre ce havre, je sais qu'il te tente :  
Depuis un certain temps, je te suis pas à pas,  
Je te vois, lentement, glisser dans l'embarras,  
Et je viens écarter les doutes qui te hantent. »



# ***Dernière Danse (Agnès Marot)***

Les vers glissent dans mon esprit  
Je n'ai nulle prise sur eux, tout leur sens m'échappe  
J'aurais aimé t'écrire un peu de poésie  
Je ne peux que prier, comme une enfant qu'on frappe

Je songe à ce doux soir, où tous deux dans le noir  
Lentement nous dansions perdus dans notre amour  
Les notes virevoltaient, voltigeaient tout autour  
De nos corps enlacés mirés dans les éclairs

Seuls tes doux yeux brillaient, ils étaient mes chandelles  
Jamais auparavant la vie ne fut si belle  
Cet instant éphémère a donné à ma vie  
Le sens que je cherchais chaque soir dans mon lit

Les paroles doucement se sont évaporées  
Peu à peu étouffées par le son du silence  
Je t'ai juste enlacé pour savourer cette danse  
Tes yeux se sont éteints et tu m'as éloignée

Ton souffle dans mon cou était ton mot d'adieu  
Et mes tendres chandelles des larmes dans tes yeux  
J'ai souri d'amertume en regardant ton corps  
Car en toute ignorance j'ai savouré ta mort.

# ***Souvenirs posthumes***

***(Patrick Duchez)***

Deux âmes dans la nuit quittent leur sépulture  
Spectres blancs, décharnés, au contour ondoyant  
Flottent dans le brouillard dans un bruit d'ossature  
Et scrutent les tombeaux d'un regard effrayant.

Eclairés chichement du falot de la lune,  
Avançant en silence au milieu des caveaux,  
Les deux esprits palots, en attendant la brune,  
Cherchent à retisser leurs lointains écheveaux.

Ils s'arrêtent pensifs en observant les stèles,  
Et lisent d'un œil creux le nom du trépassé,  
En cherchant par tous ceux ayant laissé séquelles,  
A raviver le temps de leur lointain passé.

Souvenirs çà et là incrustés dans la pierre  
Couverte d'un humus, verdoyant cafetan,  
Apportent des senteurs de fleurs de cimetière  
Réveillant des regrets du vieux monde d'antan.

Même l'odeur du buis planté dans chaque allée  
Rappelle ce jardin entourant la maison,  
Où passaient les printemps sous la voûte étoilée  
Et l'effluve devient une triste oraison.

Ils approchent, priant, de la Croix suspendue  
Sur laquelle est le Christ dans sa crucifixion  
L'implorant de sonner l'heure tant attendue,  
Où l'univers des morts voit la résurrection.

Puis retournent courbés au fond du catacombe  
Continuer dans le noir leurs siècles de trépas  
En regrettant qu'ici, au pays d'outre-tombe,  
Dans le froid du linceul, les morts ne pleurent pas.

# DOSSIER



**ARTHUR RIMBAUD**

(Opaline Allandet)

## **LA VIE D'ARTHUR RIMBAUD ( 1854-1891 )**

Né le 20 Octobre 1854 à Charleville, dans les Ardennes, il vit avec ses parents, son frère et ses 2 sœurs. Puis, étant enfant, son père, militaire, abandonne sa famille. Sa mère devient autoritaire pour que ses fils ne suivent pas l'exemple de leur père.

Ecolier surdoué, il griffonne ses premiers écrits en 1865, et cumule tous les prix de rhétorique. Il devient ami avec un collégien, Ernest Delahaye, qui lui restera toujours fidèle. En 1870, il se lie d'amitié avec son professeur, Georges Izambart, qui lui fait découvrir Rabelais, Victor Hugo, Théodore de Banville qu'il rêve de rencontrer et à qui il adresse ses poèmes tels que " Sensation " et " Ophélie ", mais ce dernier ne lui répond pas. En Janvier 1870, la Revue publie ses premiers vers, tous écrits en latin. Mais, en Juillet 1870 éclate la guerre entre la France et la Prusse, ce dont il est horrifié. Son collège est fermé. Bouleversé, ses vers manifestent son état de révolte contre la guerre, notamment dans " Le dormeur du val ", contre le pouvoir et contre le clergé.

Le 29 Août, Rimbaud fugue à Paris, âgé de 16 ans, espérant assister à la chute du gouvernement impérial. Sa mère exige son retour à Charleville. Il revient, mais ne songe plus qu'à s'enfuir et fugue une seconde fois. Sa mère le fait ramener par la police. Rimbaud part pour Charleroi, puis à Bruxelles, enfin à Douai où il finira de recopier un recueil de 22 poèmes qu'il confiera à son ami Paul Demeny, jeune poète lui aussi.

Le 25 Février 1871, Rimbaud effectue sa troisième fugue à Paris où il erre une quinzaine de jours dans la capitale sans argent. Il apprend avec allégresse l'établissement de la Commune à Paris. Ses poèmes expriment sa vive passion communarde. Le jeune poète décide de s'encaïllier. Il déclare : " Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens ". Dans le même temps, Rimbaud traverse une violente crise d'anticléricalisme ".

Puis Arthur fait la connaissance d'un autre grand poète, Paul Verlaine, issu d'une famille bourgeoise, marié à Mathilde Mauté de Fleurville, et père d'un enfant. Verlaine décide de faire venir Rimbaud à Paris en Septembre 1871, et celui-ci est hébergé chez les parents de Mathilde. Mais ces derniers, scandalisés par les allures grossières et insultantes de Rimbaud, le mettent à la porte.

Verlaine le conduit chez des amis poètes également, qui créent le " Cercle zutique ". Ils peuvent boire, rire et chanter, mais Rimbaud, jugé trop agressif et maussade, se fait rejeter.

En 1872, Rimbaud et Verlaine, devenus très amis, hantent les cafés du Quartier latin, mènent ensemble une vie dissolue qui provoque la colère de l'épouse de Verlaine. Mathilde exige sa rupture d'avec Rimbaud, car c'est Verlaine qui l'entretient, et elle demande une séparation de corps et de biens. Rimbaud retourne donc dans les Ardennes, se meurt d'ennui, et décide de partir en Belgique. Mais Verlaine s'enfuit à son tour pour le retrouver à Bruxelles où ils fréquentent les proscrits de la Commune. Puis les deux amis s'embarquent pour l'Angleterre. Ils étudient l'Anglais, donnent quelques cours de français, errent dans les faubourgs de Londres et leur misère va en s'accroissant. Leur liaison devient de plus en plus difficile, car ils s'adonnent à la boisson. L'épouse de Verlaine veut arracher son mari " des griffes de ce démon ". Le poète maudit retourne dans les Ardennes, et s'enferme dans le grenier pour rédiger : " Une saison en enfer ". Il se promène aussi avec son ami Delahaye. Puis Verlaine se réconcilie avec Rimbaud. Ils repartent tous deux pour Londres. Mais des querelles de plus en plus fréquentes éclatent entre eux. Verlaine parle de se suicider. Ils se retrouvent à Bruxelles, où là, Verlaine, exaspéré et éméché, tire deux coups de feu sur son ami, le blessant légèrement au poignet. Bien que Rimbaud retire sa plainte, Verlaine est condamné à deux ans de prison ferme, surtout à cause de son homosexualité.

Arthur retourne chez sa mère et termine : " Une saison en enfer ".

Fin 1873, Rimbaud retrouve Germain Nouveau, ancien poète zutique. Il écrit : " Illuminations ". Puis Nouveau le repousse.

En 1875, Rimbaud part en Allemagne afin d'apprendre l'Allemand, et trouve un emploi de précepteur, mais pour très peu de temps. Le poète espère s'embarquer pour l'Afrique. En 1876, il se rend à Vienne où il se fait dévaliser, puis expulser par l'Autriche. Il voyage beaucoup à travers l'Europe, puis s'étant engagé un temps dans la Légion étrangère, il séjourne à Sumatra, à Java, Au Cap, Sainte-Hélène, les Açores, etc...

Mais il ne se trouve bien nulle part, et rêve toujours à de nouvelles évasions.

En 1878, il s'embarque pour Alexandrie, puis à Chypre où il trouve un emploi de chef de chantier dans une maison française, puis la fièvre l'abat. En 1879, il est rapatrié chez sa mère. Le poète déclare qu'il ne songe plus à la littérature, mais à de lointains départs.

En 1880, il retourne à Chypre, puis en Egypte, à Aden, puis dans le désert à Harrar, où il travaille pour le compte de la Maison Bardey ( commerce de peaux et de café ) puis revient à Aden.

En 1884, la maison Bardey monte une nouvelle affaire et engage Rimbaud jusqu'à la fin de l'année. Des témoins précisent qu'il aurait vécu maritalement avec une Abyssine ramenée de Harrar. En 1885, il s'engage dans une affaire d'importation d'armes et connaît des démêlés avec Ménélik, roi du Choa, durant ses dernières années.

En 1891, à 37 ans, atteint par le cancer et la syphilis, il est rapatrié à Marseille où il décède.

## **LA POESIE DE RIMBAUD**

Ce jeune poète est l'objet d'une mythologie toujours vivace aujourd'hui. A l'image du génie précoce, s'est superposée celle de l'aventurier qui a abandonné la Littérature très tôt pour voyager à travers le monde.

Virtuose de la composition des vers latins, il écrit son premier poème: " Les étrennes des orphelins " en 1869.

Ses principaux poèmes ont été composés entre 1870 et 1875, entre 16 et 21 ans.

Rimbaud connut un bouleversement esthétique radical qui s'exprima principalement dans deux lettres, la première étant adressée à Izambart, et la seconde à Paul Demeny, traditionnellement appelée " Lettre du voyant " ( 15Mai 1871 ). Soulignant que " la première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance entière, il rompit avec toute la poésie traditionnelle en découvrant que " Je est un autre " et que l'on peut, par un " long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ", rejoindre au-delà de la conscience individuelle, le moi profond et l'unité cosmique.

Après sa liaison orageuse et passionnée avec Verlaine qui s'achève en 1873, Rimbaud écrit : " Une saison en enfer ". " L'enfer traversé par le poète est une " saison " transitoire au terme de laquelle il renonce aux rêves absolus de l'adolescence. Déçu dans ses ambitions, il découvre soudain le monde de la maturité. La " saison " est une oeuvre d'exorcisme.

Il écrit ensuite: " Les illuminations " de 1873 à 1875.

Ces deux oeuvres constituèrent en quelque sorte son testament littéraire, et en même temps son inscription dans la modernité.

Conclue par un silence qui a entraîné de nombreuses interprétations, l'œuvre brève de Rimbaud a influencé le symbolisme, avant d'être saluée par les surréalistes, comme l'un des

précurseurs de leur remise en cause de la culture européenne. Elle est l'une des sources majeures de la mutation poétique moderne.

## LES OEUVRES D'ARTHUR RIMBAUD

Jeune prodige, Rimbaud écrit ses oeuvres entre 16 et 21 ans. Il a commencé par écrire des vers en latin. Puis il a écrit toute une série de poèmes en 1870 et 1871 sous forme d'alexandrins, dont voici des extraits:

### A ) POEMES

#### \* SENSATION

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue ;  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.*

Mars 1870

#### \* OPHELIE

*Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles  
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,  
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...  
- On entend dans les bois lointains des hallalis.*

*Voici plus de mille ans que la triste Ophélie  
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir.  
Voici plus de mille ans que sa douce folie  
Murmure sa romance à la brise du soir.*

*Le vent baise ses seins et déploie en corolle  
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;  
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,*

*Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.*

*Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;  
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,  
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :  
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.*

15 Mai 1870

Il s'agit de la réécriture d'un récit connu : " l'Ophélie de Shakespeare ".

Dans ce poème, la jeune fille se métamorphose en un élément de la nature. Puis elle se transforme en un être surnaturel.

#### \* LE MAL

*Tandis que les crachats rouges de la mitraille  
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu;  
Qu'écarlates ou verts, près du roi qui les raille,  
Croulent les bataillons en masse vers le feu ;*

*Tandis qu'une folie épouvantable broie  
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;  
- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,  
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !...-*

*- Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées  
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;  
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,*

*Et se réveille, quand des mères, ramassées  
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,  
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !*

1870

#### \* LE DORMEUR DU VAL

*C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.*

*Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.*

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement: il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Octobre 1870

Il s'agit d'un réquisitoire indirect contre la guerre, traitant du thème de la jeunesse foudroyée. C'est une évocation lyrique de ce que la guerre supprime, le droit de vivre, le droit de jouir de ce que la nature nous offre, et tous les plaisirs des sens.

\* MA BOHEME

*Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées;  
Mon paletot aussi devenait idéal ;  
J'allais sous le ciel, Muse ! Et j'étais ton féal ;  
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !*

*Mon unique culotte avait un large trou.  
- Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou*

*Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;*

*Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied contre mon cœur !*

1870



Ce poème évoque les fugues de Rimbaud en 1870. Il prend conscience des virtualités de son mythe et construit sa légende d'enfant vagabond. On y retrouve les thèmes de la révolte, l'attrait du voyage, l'enfant orphelin, le choix de la pauvreté, les amours inventées, la mère-nature, la poésie comme destin.

\* L'ETOILE A PLEURE ROSE

*L'Etoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,  
L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins ;  
La mer a perlé rousse à tes mammes merveilles  
Et l'Homme saigné noir à ton flot souverain.*

1871

Il s'agit d'un quatrain isolé, énumérant les parties du corps féminin et les associant à des termes cosmiques.

Il dénonce les souffrances imposées à l'Homme par la Femme.

B ) DERNIERS VERS ( 1872 )

En septembre 1871, Rimbaud part pour Paris, où l'attendent Verlaine et ses amis. Il est d'abord logé chez les beaux-parents de Verlaine, puis ceux-ci le chassent, étant devenu indésirable par sa grossièreté et son insolence. Rimbaud n'en est pas mécontent ; il préfère le cadre neutre des chambres sordides. Tout en se laissant couler dans le fleuve houleux de la vie parisienne, le poète aime retrouver un havre solitaire ; c'est là qu'il entend recueillir les fruits de son " long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ". La tentative de " voyance ", envisagée à Charleville, trouve à Paris un terrain propice à son épanouissement. Rimbaud s'entraîne à " l'hallucination simple ", connaît l'enivrante compagnie de l'absinthe, le haschisch, découvre le vertige de son érotique attachement à Verlaine. Les poèmes que Rimbaud compose au printemps 1872 sont des sortes de chansons, des hymnes ténébreux et limpides. Il veut désormais nommer une réalité fugitive, presque météorique. Il s'émancipe des lois de la pensée rationnelle, ainsi que des règles de la classification classique.

Le poète, qui commence à endurer les souffrances de son orageuse amitié avec Verlaine, blâme les " désordres vains " qui rongent sa vie. Les derniers vers de Rimbaud ont le ton sincère du renoncement à l'insolence juvénile.

\* LE PAUVRE SONGE

*Peut-être un soir m'attend  
Où je boirai tranquille  
En quelque vieille Ville,  
Et mourrai plus content :  
Puisque je suis patient !*

*Si mon mal se résigne,  
Si j'ai jamais quelque or,*

*Choisirai-je le Nord  
Ou le Pays des Vignes ? ...  
- Ah ! songer est indigne*

*Puisque c'est pure perte !  
Et si je redeviens  
Le voyageur ancien,  
Jamais l'auberge verte  
Ne peut bien m'être ouverte.*

1872

\* CHANSON DE LA PLUS HAUTE TOUR

*Oisive jeunesse  
A tout asservie,  
Par délicatesse  
J'ai perdu ma vie.  
Ah ! Que le temps vienne  
Où les cœurs s'éprennent.*

*Je me suis dit : Laisse,  
Et qu'on ne te voie:  
Et sans la promesse  
De plus hautes joies.  
Que rien ne t'arrête,  
Auguste retraite.*

*J'ai tant fait patience  
Qu'à jamais j'oublie ;  
Craintes et souffrances  
Aux cieus sont parties.  
Et la soif malsaine  
Obscurcit mes veines.*

*Ainsi la Prairie  
A l'oubli livré,*

**Grandie, et fleurie**

**D'encens et d'ivraies**  
*Au bourdon farouche*

*De cent sales mouches.*

*Ah ! Mille veuvages  
De la si pauvre âme  
Qui n'a que l'image  
De la Notre-Dame !  
Est-ce que l'on prie  
La Vierge Marie ?*

*Oisive jeunesse  
A tout asservie,  
Par délicatesse  
J'ai perdu ma vie.  
Ah ! que le temps vienne  
Où les cœurs s'éprennent !*

Mai 1872

Poème présenté comme une chanson. Il fait allusion à la prison de l'amour ( pensant à Verlaine et à son épouse ), puis à son retour dans les Ardennes où il a pris sa retraite. Cet exil a favorisé l'oubli, mais aussi la tentation de la " soif malsaine ".

Puis il compare le destin du poète à celui d'une prairie laissée à l'abandon. Enfin il fait allusion à Verlaine, qui, à sa sortie de prison, trouve un recours dans la religion.

\* L'ETERNITE

*Elle est retrouvée.  
Quoi ? - L'Eternité.  
C'est la mer allée  
Avec le soleil.*

*Âme sentinelle  
Murmurons l'aveu  
De la nuit si nulle  
Et du jour en feu.*

*Des humains suffrages,  
Des communs élans  
Là tu te dégages  
Et voles selon.*

*Puisque de vous-seules,  
Braises de satin,  
Le Devoir s'exhale  
Sans qu'on dise : enfin.*

*Là pas d'espérance,  
Ni d'orientur.  
Science avec patience,  
Le supplice est sûr.*

*Elle est retrouvée.  
Quoi ? - L'Eternité.  
C'est la mer allée  
Avec le soleil.*

Mai 1872

\* Ô SAISONS Ô CHATEAUX

*Ô saisons, ô châteaux,  
Quelle âme est sans défaut ?*

*Ô saisons, ô châteaux,*

*J'ai fait la magique étude  
Du Bonheur que nul n'élude.*

*Ô vive lui, chaque fois  
Que chante son coq gaulois.*

*Mais je n'aurai plus d'envie,  
Il s'est chargé de ma vie.*

*Ce charme ! il prit âme et corps,  
Et dispersa tous efforts.*

*Que comprendre à ma parole ?  
Il faut qu'elle fuie et vole !*

*Ô saisons, ô châteaux !*

*Et, si le malheur m'entraîne,  
Sa disgrâce m'est certaine.*

*Il faut que son dédain, las !  
Me livre au plus prompt trépas !*

*- Ô saisons, ô châteaux !*

1872

Les " saisons " sont les mouvements successifs de la vie, le temps qui passe. Les " châteaux " sont les rêves, les ambitions.

L'âme doit se résigner au temps qui s'écoule, aux rêves qui s'écroulent.

### C ) UNE SAISON EN ENFER ( 1873 )

" Une saison en enfer " est la seule oeuvre que Rimbaud ait lui-même publiée de son vivant. Elle a été et reste l'objet de maintes controverses. On a longtemps voulu voir dans cette oeuvre " l'adieu " définitif de Rimbaud à la littérature. Bien que Rimbaud ait eu soin, à la fin de son texte, de spécifier " avril-août 1873 ", quelques critiques restent sceptiques sur la date de sa composition.

La " saison en enfer " établit un bilan d'ordre esthétique. Rimbaud constate l'échec de son entreprise de " voyant ". Le poète s'efforce de se libérer du passé, pour épouser- tant sur le plan vital que littéraire - de nouvelles formes de libertés. Les pouvoirs surnaturels que Rimbaud croyait détenir sont devenus illusoires. Il lui faut maintenant river ses rêves à la terre.

" L'enfer " traversé par Rimbaud est une " saison " transitoire au terme de laquelle il renonce aux rêves absolus de l'adolescence. Déçu dans ses ambitions, il découvre soudain le monde de la maturité qui évide et qui tue. C'est une oeuvre d'exorcisme, écrite sous forme de prose poétique mélangée à des vers non classiques.

#### \* MAUVAIS SANG

*" J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur. Mais je ne beurre pas ma chevelure.*

*Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps.*

*D'eux, j'ai : l'idolâtrie et l'amour du sacrilège ; - Oh ! Tous les vices, colère, luxure, - magnifique, la luxure; - surtout mensonge et paresse.*

*J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. - Quel siècle à mains ! - Je n'aurai jamais ma main. Après, la domesticité mène trop loin. L'honnêteté de la mendicité me navre. Les criminels dégoûtent comme les châtrés : moi, je suis intact, et ça m'est égal.*

*Mais ! Qui a fait ma langue perfide tellement, qu'elle ait guidé et sauvé jusqu'ici ma paresse ? Sans me servir pour vivre même de mon corps, et plus oisif que le crapaud, j'ai vécu partout. Pas une famille d'Europe que je ne connaisse. - J'entends des familles comme la mienne, qui tiennent tout de la Déclaration des Droits de l'Homme. - J'ai connu chaque fils de famille. "*

Rimbaud étale son goût pour la luxure et le sacrilège, son dégoût pour le travail honnête. C'est un auto-portrait au vitriol. Il justifie sa paresse.

Le poète se voit comme le produit d'un déterminisme racial ( gaulois ) et social ( la classe ouvrière )

#### \* FAIM

*Si j'ai du goût, ce n'est guère  
Que pour la terre et les pierres.  
Je déjeune toujours d'air,  
De roc, de charbons, de fer.*

*Mes faims, tournez. Paisez, faims,  
Le pré des sons.*

#### **Attirez le gai venin**

*Des liserons.*

*Mangez les cailloux qu'on brise ;  
Les vieilles pierres d'églises ;  
Les galets des vieux déluges,  
Pains semés dans les vallées grises.*

#### \* NUIT DE L'ENFER ( EXTRAIT )

*" J'ai avalé une fameuse gorgée de poison. - Trois fois béni soit le conseil qui m'est arrivé ! - Les entrailles me brûlent. La violence du venin tord mes membres, me rend difforme, me terrasse. Je meurs de soif, j'étouffe, je ne puis crier. C'est l'enfer, l'éternelle peine ! Voyez comme le feu se relève ! Je brûle comme il faut. Va, démon !*

*J'avais entrevu la conversion au bien et au bonheur, le salut. Puis décrire la vision, l'air de l'enfer ne souffre pas les hymnes ! C'était des millions de créatures charmantes, un suave concert spirituel, la force et la paix, les nobles ambitions, que sais-je ?*

*Les nobles ambitions !*

*Et c'est encore la vie ! - Si la damnation est éternelle ! Un homme qui veut se mutiler est bien damné, n'est-ce pas ? Je me crois en enfer, donc j'y suis. C'est l'exécution du catéchisme. Je*

*suis esclave de mon baptême. Parents, vous avez fait mon malheur, et vous avez fait le vôtre. Pauvre innocent ! L'enfer ne peut attaquer les païens.*

*C'est la vie encore ! Plus tard, les délices de la damnation seront plus profonds. Un crime, vite, que je tombe au néant, de par la loi humaine. "*

#### \* ADIEU ( EXTRAIT )

*" Oui, l'heure nouvelle est au moins très sévère.*

*Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, - des jalousies pour les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. - Damnés, si je me vengeais !*

*Il faut absolument être moderne.*

*Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit ! Le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi, que cet horrible arbrisseau !...Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.*

*Que parlais-je de main amie ! Un bel avantage, c'est que je puisse rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, - j'ai vu l'enfer des femmes là-bas ; - et il me sera loisible de " posséder la vérité dans une âme et un corps ".*

#### D ) ILLUMINATIONS ( 1873- 1875 )

Les " Illuminations " ont le voile mystérieux de l'énigme. On s'interroge sur la date réelle de leur écriture. Certains pensent qu'elles ont été écrites en 1872, d'autres en 1878. Dans " Illuminations", Rimbaud fait jaillir son poème du passage douloureux de l'ombre à la lumière, de la blessure à la lucidité. La plupart de ces poèmes, composés en prose, chantent un état de transition, équilibre précaire entre la montée de l'espoir et sa retombée brutale, entre le fabuleux instinct de mort et l'éclair soudain de la délivrance. Le titre: " Illuminations " a été diversement expliqué. Pour Verlaine, il signifie des " gravures colorées ". Quoi qu'il en soit, ce mot est anglais.

Il est proche du sens " enluminures " ou simplement " d'images ", mais fait également songer à des textes " illuminés ".

#### \* ANTIQUE

*" Gracieux fils de Pan ! Autour de ton front couronné de fleurettes et de baies, tes yeux, des boules précieuses remuent. Tachées de lies brunes, tes joues se creusent. Tes crocs luisent. Ta poitrine ressemble à une cithare, des tintements circulent dans tes bras blonds. Ton cœur bat dans ce ventre où dort le double sexe. Promène-toi, la nuit, en mouvant doucement cette cuisse, cette seconde cuisse et cette jambe de gauche. "*

#### \* PHRASES

*" J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ; des guirlandes de fenêtre à fenêtre ; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse. "*

*" Le haut étang fume continuellement. Quelle sorcière va se dresser sur le couchant blanc ?  
Quelles violettes frondaisons vont descendre ? "*

*" Pendant que les fonds publics s'écoulaient en fêtes de fraternité, il sonne une cloche de feu  
rose dans les nuages "*

*" Avivant un agréable goût d'encre de Chine, une poudre noire pleut doucement sur ma veillée. - Je  
baisse les feux du lustre, je me jette sur le lit, et tourné du côté de l'ombre, je vous vois, mes filles !  
Mes reines ! "*

-

#### \* AUBE

*" J'ai embrassé l'aube l'été.*

*Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne  
quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les  
pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.*

*La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui  
me dit son nom. Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime  
argentée je reconnus la déesse.*

*Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai  
dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant  
comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.*

*En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai  
senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.*

*Au réveil il était midi. "*

Ce poème contribue à fournir une juste définition de la " voyance " de Rimbaud. A travers l'énergie déployée par l'enfant, double de l'auteur, la " voyance " apparaît avant tout comme un travail, une activité consciente de l'imagination, s'opérant à travers l'écriture.

#### \* BARBARE

*" Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays, Le pavillon en viande saignante  
sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; ( elles n'existent pas )*

*Remis des vieilles fanfares d'héroïsme - qui nous attaquent encore le cœur et la tête - loin  
des anciens assassins -*

*- Oh ! Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques; ( elles  
n'existent pas )*

*Douceurs !*

*Les brasiers, pleuvant sur les rafales de givre; - Douceurs ! - les feux à la pluie du vent de  
diamants jetée par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous. - Ô monde ! -*

*( loin des vieilles retraites et des vieilles flammes, qu'on entend, qu'on sent, )*

*Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.*



*Ô douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, - ô douceurs ! - et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques.*

*Le pavillon..."*

Le poème nous projette à la fin des temps, dans un au-delà du monde, dans un décor " arctique ";

Rimbaud a des visions d'Apocalypse. Puis la vision s'élargit vers la béatitude, jusqu'au sommet de l'extase mystique ( connotation érotique ), symbolisme sexuel dans " pavillon en viande saignante ". L'œuvre s'achève sur une fin ambiguë, peut-être une nouvelle rechute délirante.

#### \* MARINE

*Les chars d'argent et de cuivre -*

*Les proues d'acier et d'argent -*

*Battent l'écume -*

*Soulèvent les souches des ronces.*

*Les courants de la lande,*

*Et les ornières immenses du reflux*

*Filent circulairement vers l'Est,*

*Vers les piliers de la forêt. -*

*Vers les fûts de la jetée,*

*Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.*

## CONTACT AUTEURS

\*Gilbert Marques :  
marquesgilbert@wanadoo.fr

\*Cédric Seyssiecq :  
cedric.seyssiecq@free.fr

\*Blodweudd :  
Blodweudd@free.fr

\*Peggy van Peteghem :  
peggy.vp@gmail.com

\*Arianne de Blenniac :  
ariannedeblenniac@yahoo.fr

\*Malicious :  
mysterious unknown@hotmail.fr

\*Evangéline :  
gothika444@aol.com

\*Odéliane :  
odéliane1@tiscali.fr

\*Feminis Nocturnae :  
volak@hotmail.fr

\*Muriel Roland :  
melouw@gmail.com

\*Rachel Gibert :  
rachelgibert@yahoo.fr

\*Agnes Marot :  
aelys.elfe@free.fr

\*Patrick Duchez :  
duchezpatrick@9online.fr

\*Opaline Allandet :  
opaline.allandet@gmail.com